

Didier DECOIN

Il fait Dieu

« Ce n'est pas dans les livres qu'il faut chercher Dieu. »

Julien GREEN

Collection « Idée Fixe »
dirigée par Jacques Chancel

Ed. Julliard, 1975

SOMMAIRE

L'ŒIL DU CYCLONE	p. 1
L'ENFER DE DIEU	p. 4
QUELQUES PAS DANS LA NUIT	p. 7
MOI, L'ENFANT	p. 12
LA CONDITION INHUMAINE	p. 18
UNE JEUNE FILLE	p. 24
EGLISE	p. 28
LE DERNIER CHAPITRE	p. 33

L'ŒIL DU CYCLONE

8 septembre, année indéterminée¹. Première nuit fraîche d'après les lourdes chaleurs d'été. Je sortirai enfin de sa cachette au fond de l'armoire mon vieil édredon à fleurs, j'aime son poids sur mon corps (pesanteur également répartie des jambes jusqu'au menton, sous laquelle je me sens tortue, crabe protégé).

Encore un étage, très exactement dix-neuf marches, et c'est ma chambre. Là, les poutres épaulent des murs blancs, renflés, on va dans un grand désordre de livres et de papiers, de vêtements épars. Le radiateur est éteint, les deux fenêtres ouvertes, le vent soulève la pointe bleue d'une cravate oubliée sur le dossier d'une chaise.

Me plaît cette froidure crissante, crispée, qui monte des champs, s'épure au laminoir des haies vives, des bosquets, des bêtes assoupies dans les prairies, flanc contre flanc.

Je ferme ma porte à clef, j'ai toujours craint d'être surpris de l'extérieur. Cette nuit, l'irruption se fera du dedans : preuve qu'on ne saurait jamais prendre tout à fait ses précautions.

Un lit large et bas, comme étalé sur le sol de tommettes octogonales, rouges et épaisses. Dix centimètres au-dessus de mon oreiller est une croix de cuivre avec sur elle un Jésus déteint, perdu parmi les buis secs du dernier dimanche des Rameaux.

Maintenant, les chambres se taisent. C'est au tour du jardin de murmurer, c'est au tour de la maison de causer.

Cette maison, il y a des années que je la connais et que je l'aime. Elle a toujours été le lieu privilégié de mes joies, de mes découvertes. Par elle, j'ai compris ce que pouvait être une *terre*. Et compris ce que signifiait *défendre sa terre*, de la Résistance aux soubresauts indiens de Wounded Knee.

Enfant, je la quittais avec chagrin ; aujourd'hui, je ne puis m'en écarter (ne serait-ce que pour quelques heures) sans une sorte d'angoisse. J'y ai joué mes jeux les plus beaux, j'y rêve à présent mes rêves les plus beaux. Fermée d'un côté par le flanc d'une église, ceinte partout ailleurs d'un mur-promenade pour les chats et les escargots, la maison est comme une île assez parfaitement ovoïde au milieu du village.

Ses fondements, dit-on, seraient romains. Il est vrai que j'ai trouvé, en creusant, une piécette de

¹ Volontairement indéterminée. Que cela, du moins reste un secret entre Dieu et Didier – et ce sera ma seule omission, puisque autrement tout sera dit.

monnaie où figure un char. Plus sûrement, ses caves avec souterrain et absides furent le siège d'un tribunal inquisitorial : sous le fourneau de la cuisine est un cachot et, derrière la chaudière, s'ouvre un tunnel long de plus de deux lieues.

La maison abrita aussi des communautés religieuses – moines et nonnes de hasard, en quête d'une règle.

Je crois à cette profondeur du chant des pierres.

En cette nuit du 8 au 9 septembre, j'étais bien, dans le nid de la maison. Cela pour dire que je n'éprouvais alors aucun sentiment d'inquiétude, métaphysique ou autre.

D'ailleurs, Dieu n'aime pas surgir dans les convulsions du corps ou de l'esprit : de même qu'il lui faut le grand silence pour parler, Il choisira de préférence l'instant du repos, du tranquille abandon, pour soulever la portière de tulle qui nous clôt le cœur. Seul le Mal se développe en milieu d'hystérie.

Il était environ vingt-trois heures quand je me suis mis à pleurer larmes lentes, chaudes, irrémédiables, larmes qui n'étaient encore reliées à rien qui portât un nom. Paradoxalement, ces larmes incompréhensibles étaient les plus naturelles des larmes.

Les larmes sont faites d'eau. Et c'est par l'eau que Dieu s'annonce à l'homme, et pénètre en lui.

Que ce soit la maigre cascade de l'eau baptismale, ou cette eau qui jaillit du côté de Jésus en croix et submerge un monde sec qu'on dira désormais *monde racheté*.

Pleurer est aussi un signe d'enfance. Et c'est en suivant le fil fragile de l'enfance que Dieu s'insinue le mieux en l'homme.

Mais, pour l'heure, peu importent les explications, les symboles : je pleure, recroquevillé sur mon lit.

Je pleure sans savoir pourquoi je pleure.

Je pleure de gros sanglots durs, caillouteux, qui me sortent des yeux avec autant de violence que le pus gicle d'un abcès.

Je croyais avoir la foi. Mais quelle foi ? La pire de toutes : celle qui se nourrit des expériences des autres, qui n'a rien expérimenté par elle-même.

Foi née d'une émotion esthétique – cette foi des Offices solennels, des cathédrales, des concerts d'orgue...

Foi intellectuelle – inculquée par des prêtres doux, nets, logiques qui prouvent l'existence de Dieu à partir de l'impossibilité de son inexistence...

Foi de revanche – que je brandissais comme le fauconnier son faucon, pour atteindre en plein vol l'injustice, la souffrance et la mort : au marché de l'adolescence, Jésus-Christ est un héros qui vaut son pesant de Tarzan, de Tintin et d'Ivanhoé...

Foi de besoin – issue de mon refus de disparaître, de mon désir fou de me continuer *post mortem* sous la forme blanche, ailée et naïve d'un ange...

Oui, sans doute, j'avais cette foi-là. Cette foi qui est à l'âme ce que la fraîcheur est au visage une passée, une chimère que le temps craquelle puis disperse.

C'était, voyez-vous, une de ces fois bien assises, raisonnables et raisonneuses, imperturbablement charnelles. Une de ces fois qui ne dérangent pas – et ne sont donc que la croûte de maquillage étalée sur un visage blafard.

Avec mes larmes, ma foi m'a quitté. Je l'ai senti se déchirer, s'en aller en lambeaux. Brusquement, j'ai découvert des arguments irréfutables contre l'existence de Dieu. Tout ce sur quoi je m'étais appuyé (et avais voulu appuyer les autres !) se déroba.

Dieu *certain* devenait Dieu *envisageable*, puis Dieu *improbable*, et enfin Dieu *impossible*.

Pourtant, au fur et à mesure que s'écoulait cette hémorragie spirituelle, *quelque chose d'autre* que la foi comblait les vides qui se creusaient en moi : un ange sombre déversait le contenu de ma coupe dans la nuit, tandis qu'un ange différent dans le même temps la remplissait.

Ce ne fut pas une conversion. Car, dans la nuit du 8 au 9 septembre, Dieu ne s'est pas emparé de moi. Il ne s'est pas imposé à moi. Bien au contraire, Dieu s'est retiré.

Mais Dieu s'est retiré comme l'homme, dans l'amour, se retire de la femme après avoir déposé en elle cette semence qui n'est pas lui – mais qui est appelée à devenir un peu de lui.

Et, en se retirant, Dieu m'a fait mal : en me fécondant, Dieu a brisé quelque hymen.

Alors, la tendresse a jailli de moi, éclaboussante et brûlante comme ce flot de sang qui s'échappe d'un vagin défloré.

Ni la croyance, ni la charité, ni l'espérance : rien que la tendresse.

Ou l'âme.

Oui, l'âme. Dieu venait de m'engrosser d'une âme.

Et j'étais seul, dans la nuit de la maison, en larmes. Absolument seul avec cette minuscule chose palpitante en moi, cette petite âme encore fœtale, gourde et malhabile, qui ne savait rien de rien – ni d'où elle venait, ni où elle devait aller.

La supériorité première de Dieu sur les hommes encore prisonniers de la vie, c'est qu'Il sait ce qu'est une âme, de quoi elle se compose, et à quoi (à quelle *soif*) correspondent ses sursauts.

Si Dieu touche l'âme, s'Il la frôle seulement, s'Il décide de se frayer un chemin par cette porte-là, inutile de chercher à résister : tôt ou tard, Dieu aura noué alliance avec la terrible petite fille que nous abritons. Toute frêle, toute neuve et toute nue qu'elle soit (rien de plus impudique qu'une âme), elle gravira nos escaliers intérieurs jusqu'à la lucarne dérobée du grenier. Elle soulèvera le cadre du vasistas, tendra vers Dieu sa main aux doigts longs, laiteux :

– Je Vous attendais, mon amour, dira-t-elle.

Là où l'intelligence renonce, l'âme commence.

Pauvre enfant-âme en moi.

Epuisée d'avoir dû naître, elle tressaillait en tous sens. Je la devinais (presque physiquement) se cogner au-dedans de moi, et s'écorcher gravement à toutes ces aspérités secrètes de mon être, et chercher son souffle dans une grande désespérance.

Le poulain scintillant des longues glaires violettes de la naissance a l'instinct des tétons : tout de suite, se dressant sur ses jambes grêles, il porte sa bouche de velours vers les seins de la jument et s'y abreuve. Mon âme n'eut pas cette science innée de ce qui la nourrirait. Elle manqua périr d'inanition.

Il fallut les approches d'une aube, déjà tardive en cette époque de l'année, pour qu'elle sût à quelle exacte source alimenter sa jeune vie.

Alors, elle s'essaya à prier...

Aujourd'hui, en écrivant ce livre, je cherche à traduire ce que fut cette prière – première vraie prière de ma vie. Je cherche, et c'est vainement.

A travers les expériences des autres, je traque les épithètes, les rapprochements. Mais je ne peux faire miens des mots comme *extase*, *ravissement*, *illumination*. Non pas que ces mots-là soient trop forts ou trop faibles : simplement, je sais bien qu'ils ne s'appliquent pas à mon vécu.

J'ai aimé Dieu d'amour au cours d'une prière.

Ceci est vertigineusement individuel.

J'affirme n'avoir pas eu la sensation concrète de Dieu. Je n'ai pas éprouvé la violence de son cyclone – ce cyclone qui fait les convertis. Au contraire. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, je me trouvais sans doute en cet endroit précis, ponctuel, que les scientifiques nomment la fenêtre, l'œil du cyclone : ce point de non-cyclone au cœur du cyclone.

Moi, je n'ai pas changé : c'est Dieu qui a changé en moi.

La fin des sanglots coïncide avec la fin de la prière. Je me retrouve. Il est six heures quinze minutes du matin. Je ne savais pas que Dieu fût un amant aussi acharné.

J'étais à genoux, je me relève.

Il pleut. Un peu de brume s'attache aux rosiers du jardin. A l'horizon de la maison, des oiseaux quittent

le tilleul du presbytère désert.

Je m'endors.

Pour moi, désormais, il fait Dieu comme pour d'autres il fait jour.

L'ENFER DE DIEU

Il ne m'est jamais arrivé de confesser ma foi sans susciter l'envie – la jalousie parfois, mais l'envie de toute façon.

Croire est confortable, me dit-on. Et d'ajouter que pour qui fonde sa vie sur Dieu, tout devient singulièrement clair, établi. La foi serait ainsi une sorte d'existence sur pilotis, n'ayant plus rien à redouter des questions essentielles, des interrogations éperdues.

Avec Dieu, me dit-on encore, tout s'explique. Aucune trappe ne s'ouvre plus sur le néant, ni sur l'absurde (lequel est pire que le néant). Je n'oublie pas cette phrase d'un ami incroyant : *Nous sommes tous des navigateurs. Mais toi, tu sais toujours où tu es et où tu vas.*

Je comprends. Même impénétrables, les desseins de Dieu ont au moins l'avantage d'être des desseins. Et la certitude de Dieu agirait alors à la manière d'un emplâtre miraculeux, propre à guérir toutes les écorchures de la vie. Les injustices, les mille souffrances, cette mort odieuse...

Pour Karl Marx, la foi est une drogue permettant d'escamoter la tragédie quotidienne et individuelle ; et, peut-être, le drame universel. Pour d'autres, elle n'est pas cette gomme marxiste mais une chance – chance de comprendre, de connaître, d'accepter.

Oui, il semble bien que croire soit une grâce immense, le don par excellence.

La foi en Dieu ne justifie-t-elle pas Job sur son tas de fumier ? Et nous sommes tous un peu Job, accroupis sur nos tracas, vautrés sur nos désillusions, rongés par nos peines.

La foi en Dieu ne rend-elle pas compte de la mort ? De toutes les morts, depuis la mort de nos amours jusqu'à notre propre mort.

Dieu est d'abord un Dieu compensateur, paraît-il. Et les hommes ont un besoin presque vital de cet énorme système de balance, où le jour succède à la nuit, le soleil à la pluie, l'assouvissement à la faim, l'amour à la haine, la vie à la mort.

Le raisonnement était trop beau. Trop humain, sans doute.

Le monde où *il fait Dieu* n'est pas un monde assuré, ni rassuré.

Car dans le monde où *il fait Dieu*, il n'y a ni compensation ni balance.

Aimer Dieu, c'est vivre un enfer.

Alors, comme elle me fait éclater de rire, votre envie ! Comme elle est dérisoire, votre jalousie ! Pendant trente minuscules secondes, essayez de croire en Dieu – et vous comprendrez...

Confortable, la foi ? Certainement. Un peu comme une couche ardente, semée de surcroît de tessons acérés, hérissée de pointes.

Lénifiante, la foi ? Incontestablement. Un peu comme un long hurlement déchirant le silence de midi.

Eclairante, la foi ? Bien sûr. Un peu comme ces aubes hivernales où des nuées violettes tiennent captif, dans l'imperturbable lividité du ciel, un soleil éteint.

Car il n'y a pas (ce serait véritablement trop commode) le stade de la foi, puis le stade de l'amour.

Croire, c'est aimer en même temps, immédiatement. L'homme qui prétend admettre *l'existence d'un Etre supérieur, au-dessus de lui, à l'origine des choses et probablement au terme de ces mêmes choses* – cet homme n'est pas un croyant : il est un spéculateur. Sa réflexion, ou sa raison instinctive, l'amènent à reconnaître une prédominance. Le cœur est absent, l'esprit seul s'exprime. Il n'y a pas foi, mais supposition logique.

A l'inverse, l'homme qui loue Dieu par la voix et par les actes, qui tonne son Seigneur et grimpe à genoux découverts les marches des cathédrales, n'est pas davantage un croyant (du moins, au sens où je veux le dire) : il est, lui aussi, un spéculateur. Mais d'une autre race que le précédent chez lui, c'est le cœur seul qui cherche, quête, exige Dieu. Ses paroles et ses actes devancent la découverte.

Je le sais pour avoir été l'un et l'autre : philosophe déiste durant mes années de collège, admirable exemple de pharisien par la suite. L'une et l'autre attitudes m'ont donné de profondes satisfactions, sans aucun dérangement.

Aujourd'hui, je suis dérangé.

Aujourd'hui, je ne spécule plus (pourtant, Seigneur, comme c'était amusant de *croire que je croyais...*) : je sais, aujourd'hui.

Et c'est extrêmement gênant !

C'est gênant parce que mon âme Vous aime, et que le reste ne suit pas. C'est gênant parce que mon âme Vous voit, et que mes yeux ne voient que le monde. C'est gênant parce que mon âme Vous désire, et que le reste de moi voudrait tout de même bien demeurer en vie charnelle encore un moment. C'est gênant parce que mon âme me crie que je ne suis rien, et que je souhaite paraître quelque chose.

Seigneur, sachez bien que je me sens Damiens et Ravailac : gravement écartelé, pour tout dire.

C'est ce que les autres, Seigneur, appellent une chance. A Vous de juger. Pour moi, c'est déjà fait : je l'ai dit, Vous êtes mon merveilleux enfer.

Lorsque Dieu s'est fléchi en moi, au cours de cette nuit du 8 au 9 septembre, des exigences ont aussitôt coulé de la blessure.

Ma première exigence a été que cet état subsiste inchangé, jusqu'à ma mort. L'idée de redevenir tiède (philosophe déiste ou pharisien) m'était insupportable. J'ai éprouvé une angoisse réelle à la pensée de ne plus *sentir* Dieu. A la pensée de retourner errer dans cette nuit spirituelle – qui effrayait tant Thérèse de Lisieux, lorsque éperdue de non-foi, elle s'écriait : *Je crois ce que je veux croire !*

Pour comprendre la terreur de la perdre, il faut connaître cette sensation d'être frôlé du dedans, cette impression de Dieu vous remontant dans la gorge, jusqu'aux lèvres presque, comme une chanson.

État de consolation, disent les mystiques. On n'ose s'y livrer tout à fait, dans la crainte qu'il vous soit retiré – pour abus ! Au cours des semaines qui suivirent, j'eus de nouvelles crises de larmes – très enfantines, il me semble : elles étaient dues à la peur que s'envolât le bel oiseau qui nichait en moi.

Autour de moi, a-t-on deviné ce qui se jouait ? Je crois que non. Seul l'abbé Dejailve, prêtre au grand séminaire de Namur, reçut une lettre (probablement maladroite et très écorchée) où je lui avouais ce qu'avait été mon passé et ce qu'était désormais mon présent. Je reparlerai plus loin de ce prêtre étonnant, à la fois surface réfléchissant les lueurs surgies de l'infini et lueur lui-même. Hors ce confident, je ne fus jamais aussi secret, ni aussi (involontairement) hermétique.

Et puis, écrivant ces lignes, composant ce livre en grand désordre, j'ai conscience de continuer à me cacher, à me retrancher dans cette fraîche obscurité où il fait bon Dieu : pardonnez-moi, je ne le fais pas exprès. Et même, je jure que je voudrais être clair, limpide. Mais comme il est difficile de dire Dieu ! Lorsque Jean-Marc Roberts me demanda quelle était mon IDÉE FIXE, je lui répondis que c'était Dieu... Mais, mon gentil Seigneur, mon Amour, je ne sais pas comment m'y prendre pour Vous traduire en mots. Seriez-Vous concevable tout en restant indicible ?

La seconde exigence vint de Dieu. Ce fut la plus terrible : il s'agissait de Lui rendre ce qu'Il m'avait offert – l'amour. Cette exigence ne fut pas satisfaite, et ne le sera pas. Car ma puissance d'aimer faiblit au pied du lit, avec la fatigue et le sommeil. C'est un exemple, il y en a d'autres. Alors, à tous ceux qui parlent sans savoir, à tous ceux qui s'exclament que la foi (et même la certitude !) sont des récompenses, des gratifications splendides, moi je dis que croire est surtout une humiliation : celle de vivre, chaque minute de chaque heure de chaque jour, mon incapacité à aimer.

Oh, ce n'est pas Dieu qui est loin de l'homme, mais l'homme qui est loin de Dieu.

Ne pas savoir, ne pas pouvoir aimer qui vous aime parfaitement et inlassablement ; avancer de deux pas pour, aussitôt, reculer de trois ; prendre tout et ne donner qu'à moitié ; répondre à la brûlure par la tiédeur, à la cascade par la sécheresse – éprouver tout cela, n'est-ce pas une forme d'enfer ? Comprenez-moi : vouloir aimer n'est rien. Se lancer en avant est tout. Mais l'homme (moi, du moins) est saisi de vertige devant les absolus ; il se détourne du Tout et consacre la récréation de sa vie à jouer avec le Rien.

La troisième exigence fut de devoir *oser Dieu* à tout instant. En d'autres termes : laisser l'obsession de Dieu se développer sans entraves, lui permettre de se gorger de tous les tissus de mon arbre, de toutes les sèves de mon arbre.

Quoi qu'il advienne, lire Dieu dans l'événement.

Quoi que ce soit qui se refuse, voir Dieu dans l'absence.

La pluie tombe-t-elle ? C'est Dieu. Un enfant meurt-il ? C'est Dieu. Et ainsi de suite, depuis l'infiniment quotidien jusqu'à l'infiniment extraordinaire.

Cela s'appelle aussi *vivre dans la lumière de Dieu*. Mais s'il est facile de recevoir Dieu dans les miracles, comment tout à fait L'accepter dans les horreurs ? La résurrection de Lazare, la Transfiguration, la multiplication des pains et des poissons ne furent un obstacle pour personne. Mais on a parlé des heures graves de la croix comme d'un scandale.

Et saint Pierre n'a fait que trois pas sur les eaux : très vite, pour lui, l'angoisse fut la plus forte. Nous avons beau savoir que Dieu parle un langage qui défie l'entendement humain, certaines de Ses phrases nous étonnent (dans l'acception où c'est la foudre qui fait l'étonné, en l'incendiant et en le pétrifiant).

Au soleil de midi, dans les cimetières, quand les pierres tombales sont roses et que les coccinelles font aux fleurs comme de très vivantes et très charmantes larmes rouges ; quand le vent du sud est dans les ifs, ou quand le vent du nord a tout blanchi (donnant l'impression que chaque tombeau est un berceau sous la couverture duquel, effectivement, est un dormeur tranquille, perdu dans quelque songe, en instance d'éveil) ; quand c'est le printemps, quand c'est un des premiers matins du printemps, et qu'il semble que les jardins ne seront jamais assez vastes pour recueillir ces centaines de milliers de vies qui s'ébrouent – et ma vie est une vie parmi toutes ces vies ; quand c'est l'hiver, quand c'est une des premières veillées de l'hiver, et que le grillon s'aventure sous la table et, vif, s'empare des plus miettes de nos miettes, quand tout se transforme en feu, et le feu en réconfort...

... alors, là, il est bien simple de dire à Dieu que Sa volonté soit faite.

Mais quand c'est le temps de l'électrocardiogramme devenu fou, quand c'est le temps du cancer, de la voiture qui dérape, se retourne et s'embrase ; quand c'est moins grave, mais que c'est grave tout de même *parce qu'il n'y a plus de hiérarchie dans la souffrance...*

... alors il cesse d'être simple de dire à Dieu que Sa volonté soit faite. D'être à genoux et de murmurer : *Seigneur, tout est bien.*

Comment *oser Dieu* devant ce témoignage par lequel j'apprends qu'une jeune fille a été liée écartelée, avec dans sa gorge une serpillière imbibée d'urine ; et ensuite, avec des braises, « ils » ont brûlé ses pieds et ses mains ?

Oh, alors, la foi a soif ! Et on lui donne du vinaigre pour se désaltérer.

C'est un peu comme un film mal synchronisé : la même voix très douce, très persuasive, accompagne ces images épouvantables ; et la voix dit : *Confiance, ne craignez rien, c'est Moi.*

Dieu chevauche le Diable, et nous emporte en croupe avec Lui. Mais Dieu est un cavalier consommé tandis que nous tenons fort mal en selle : il suffit d'une branche dans le visage, bien cinglante, pour nous désarçonner.

L'homme sans Dieu est un homme à la maison. Son jardinet est étroit, mais au moins est-il fermé de partout. Une sécurité ronronnante compense le manque d'horizons. Si les fleurs qui s'y épanouissent ont de maigres corolles et peu de parfum, elles sont dénuées d'épines.

L'homme avec Dieu est un errant. Il ne sait jamais où, ce soir, il reposera sa tête. Si la pierre, en guise d'oreiller, sera moussue ou tranchante.

Tes exigences sont formidables, mon gentil Seigneur. Tu me demandes toujours ce que je voudrais ne pas Te donner. Tu m'attends exactement là où je voudrais ne pas aller. Qui Te trouve trouve aussi l'inconfort, l'exaspération.

Aimer, c'est vouloir s'identifier à la personne aimée. Et moi, je sais que je ne T'approcherai jamais d'aussi près que mon âme le désire – oh, ce désir fabuleux que Tu as déposé en moi, ce poison violent dont la douceur m'émerveille.

Au commencement de mon histoire, j'avais un cœur entier qui battait à la perfection – qui battait régulièrement pour tout ce qui est aimable dans le monde (et il y en a, des choses à aimer !). Regarde un

peu ce que Tu en as fait, de ce cœur...

Et vous, je vous en prie, cessez de penser à la foi comme à une nacelle de plumes se balançant doucement au pays de l'éternel soleil – tandis qu'au-dessus, mille oiseaux de paradis tissent juste autant d'ombre bleue qu'il en faut.

Dieu n'est pas né à Épinal, où sont les images de nos rêves d'enfance.

QUELQUES PAS DANS LA NUIT

La joie de croire suppose-t-elle, un peu comme une corrélation, la joie de souffrir ?

En un mot, la foi est-elle masochiste ? Les pages que je viens d'écrire pourraient le laisser entendre ; et ce ne serait certainement pas la première occasion où l'on en viendrait à formuler cette hypothèse extrême. Car il n'est à peu près que Renan, Marx (et quelques autres, isolés, de moindre envergure) pour avoir vu dans la religion l'équivalent spirituel d'une médication contre le mal d'être.

Sinon, l'aventure amoureuse de Dieu et des hommes est remplie du grincement des instruments de supplice, des puanteurs de la morbidité ; elle est rouge d'un sang que ne parvient pas à diluer un océan de larmes.

L'homme peut faire ses comptes : son histoire politique est infiniment moins cruelle que son histoire religieuse.

Dès les premiers soubresauts de la Création, il semble que la machine à broyer soit lancée ; et, de fait, elle accomplira imperturbablement sa mission, barbouillant la terre d'un innommable froment d'os et de chairs déchiquetées.

La Bible comporte le plus beau chant d'amour qui soit : le Cantique des Cantiques. Mais c'est une fleur, orchidée d'autant plus troublante qu'elle est unique, dans le jardin des supplices. Une lecture même au doigt mouillé convaincra qui ne le saurait pas encore que la Bible est le plus accompli des catalogues en matière de tortures, meurtres individuels ou collectifs, tragédies, injustices, exactions, menaces, vengeances, etc.

Le Mal n'est nulle part plus libre que dans le livre de Dieu.

Quant au Nouveau Testament, il nous dévoile des personnages presque uniquement douloureux. Les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse sont les maillons d'une chaîne interminable de gens humiliés, battus, déchirés.

En tête de cette lente, serpentante et hurlante procession, marche un garçon de trente-trois ans, nous dit-on. Comment savoir si son visage a quelque chose du visage d'un Dieu ? Il est couvert d'une boue faite de la poussière du chemin, des crachats des soldats, du sang des épines.

La lumineuse éclaboussure du matin de Pâques ne suffira pas à éclaircir le tableau épouvantable. Car si le temps terrestre de Jésus-Christ s'achève en gloire, voici que s'ouvre aussitôt le calvaire dispersé, multiplié par mille, dix mille, cent mille, des martyrs.

L'Église, fiancée du Christ, va garder longtemps ce regard de Salomé contemplant la tête de Jean-Baptiste qu'on lui présente sur un plat d'argent. Son frontispice s'orne de membres enchaînés, et d'entrailles arrachées, et de corps enduits de poix brûlante.

Comme si Dieu s'appliquait à Lui-même l'anathème qu'Il lance contre la femme : Lui aussi, Il enfante dans la douleur.

Et quelle douleur !

Jour antique, au bord de la Méditerranée, à midi.

Au centre de l'arène, deux géants attachent à un pieu une petite fille vêtue de blanc (enfin, de blanc-gris-rouge : en ces temps de grandes persécutions, on ne parvient pas à laver, d'un jour à l'autre, les tuniques dont on revêt les condamnés). On tord derrière son dos les bras de la petite fille, on écorche un peu ses poignets, on se hâte car César n'aime pas attendre. L'un des géants, dans un réflexe de père ou d'amant (l'histoire ne le dira pas), arrange joliment, autour du visage si pâle de la petite fille, les quelques boucles blondes que les miasmes du cul-de-basse-fosse n'ont pas trop poissées.

Car ce cloaque est d'abord un théâtre. L'importance du jeu qui s'y donne échappe aux spectateurs et aux acteurs mais les uns et les autres pressentent qu'il convient d'y mettre ce qu'on pourra de violente harmonie.

La foule des gradins, foule patricienne, foule riche de l'ombre, et foule aux haleines de fièvre, pauvre foule du soleil, la foule se demande :

– De quoi fera-t-on mourir ce joli bébé clair, là en bas, sur le sable ?

Il convient de ne rien précipiter. De savoir choisir.

Tout le monde aime les lions. Mais les lions, cela vous abîme vite un spectacle : on ne verra pas la petite souffrir, on ne verra que des échines de lions, des culs de lion, des mufles de lions. Les lions, c'est un instant à vous couper le souffle – puis des minutes interminables, des minutes digestives.

Les archers, alors ? Les flèches ne salissent point trop le corps, ne font point obstacle à la vue. Et l'on peut toujours se gausser des quelques maladroits qui ont raté la cible blanche. Mais les dards, cela tue trop vite.

Quant au feu, il a l'inconvénient de ses volutes qui dérobent le charmant spectacle.

César rote gravement, puis se lève. *Bis repetita non placent* : et cette enfant, c'est au moins la trentième depuis ce matin. César s'en va, discret, élégant. On dirait qu'il marche sur la pointe de son empire. Ça ne l'intéresse pas.

Mais ça intéresse Dieu.

Sourions : ça intéresse aussi le Démon, qui croit qu'il a tout mis en scène.

Et ça intéresse aussi le bébé clair.

– Allons, dit la foule, que l'on fasse tout donner ensemble : les lions, les flèches et le feu. Nous verrons bien qui gagnera. Nous jouerons le lion perdant, les flèches et le feu dans un mouchoir, il y a photo à l'arrivée.

La Mort joue, le Mal mise. Et c'est Dieu qui gagne.

Mais Dieu gagne ni vu ni connu. Il gagne, parce qu'Il a joué à qui perd gagne.

On délie ce magma de chairs meurtries, transpercées, incendiées – ce magma qui fut un bébé clair, une blonde petite fille en blanc, une blanche petite vie dans Rome-la-blonde. On rentre les lions, on se congratule entre archers, on jette du sable sur le feu.

Bébé clair deviendra peut-être de l'engrais pour les figuiers des jardins de César.

Allons à présent nous baigner aux Thermes, nous coiffer, nous vêtir, nous parfumer. Vois : j'ai souillé mes sandales en foulant des étrons de fauves, des escarbilles ont roussi ma tunique, une flèche égarée a tranché net l'un de mes rubans.

Rentrons à la maison, car ce soir Lucullus dîne chez Lucullus.

Tout est fini.

Oh, non, ce n'est pas fini !

Cette histoire-là, un peu moins de deux mille ans plus tard, me tombera sous les yeux. J'aurai alors huit ou dix ans, et la cruauté naturelle de mon âge.

Je la lirai une première fois sans rien y comprendre.

Une deuxième fois, je la lirai avec délectation.

Une troisième fois, avec émotion.

Une quatrième fois...

... cette quatrième lecture orientera toute ma vie. Elle préparera la nuit du 8 au 9 septembre. Elle sera ce passe-partout qui, aujourd'hui, m'ouvre l'un des paradoxes de Dieu : l'immense et irritante question du Bien et du Mal.

Que je ne prétends évidemment pas avoir résolue : elle est de celles dont il n'existe aucune solution universelle, mais seulement des approches individuelles. Ce livre (j'attendais une occasion de le dire – et la voici !) ne veut ni ne peut rien expliquer de Dieu. Je suis un chien, et le chien ne veut ni ne peut expliquer son maître : il est seulement capable de le suivre, en flairant sa trace. La seule force du chien, c'est qu'il peut ainsi flairer et suivre une trace jusqu'au bout du monde. C'est pourquoi j'ai dit qu'il faisait Dieu pour moi : je reniflerai Ta poussière, mon Amour, jusqu'au bout de mon monde à moi, c'est-à-dire jusqu'à ma mort.

Le lecteur ne doit rien me demander d'autre que d'aboyer parfois, joyeusement, quand la piste se fait plus franche.

Le Bien et le Mal – donc !

Par exemple, je n'ai jamais parlé de Dieu sans qu'aussitôt on me demande ce que *je* faisais des enfants qui mouraient ? Comment je pouvais composer avec un Dieu soi-disant infiniment juste et bon, et permettant néanmoins *une pareille dégueulasserie* (textuel) ?

C'est vrai, ça ! Tout se passe (et tout s'est passé) comme si Dieu se nourrissait du mal des hommes. Et avec quel appétit, avec quelle divine boulimie ! Il ne faut pas oublier que la panoplie du parfait petit chrétien se double d'un stupéfiant arsenal de pénitences, de renoncements, de macérations, d'autopunitions.

Je n'y ai pas échappé. Lorsque j'étais petit garçon, déçu de ne pas éprouver *sensiblement* un Dieu qu'on me proposait comme le trésor le plus désirable, j'ai cherché le Christ en son jardin douloureux de Gethsémani, en son verger planté de gibets du Golgotha. J'ai pratiqué à peu près toutes les pénitences possibles, en me limitant toutefois à celles qui ne laissaient pas de traces susceptibles de mettre en émoi les grandes personnes (lesquelles ont vite fait de traiter d'enfant morbide et vicieux un enfant qui est tout simplement en quête de son Dieu – mais ceci est une autre histoire !).

Qu'ai-je ressenti, à travers mes supplices puérils et secrets ? Rien. Ou plutôt, si : beaucoup d'orgueil.

La flèche ne peut mieux rater sa cible...

Mais ce n'était, après tout, qu'un jeu d'enfant. Lorsqu'elle atteint l'âge adulte, la recherche désespérée de Dieu par et dans la souffrance peut atteindre des proportions qui laissent pantois. Ceci n'est d'ailleurs pas propre au christianisme : rares sont les cultes, passés ou présents, qui ne font pas la part belle à une sorte d'autodestruction mentale ou physique : entre la divinité et son adorateur, il semble qu'il y ait une barrière de feu à laquelle il faille plus ou moins se roussir.

Je n'insiste pas : la littérature religieuse (ou, plus généralement, ésotérique) abonde en témoignages de flagellants.

Je veux bien admettre que beaucoup de jeûnes aient été institués dans un souci sagement diététique ; mais comment expliquer certains supplices rituels sans ajouter que ceux qui s'y soumettaient étaient convaincus de *plaire* à la divinité ?

Cela laisserait supposer que Dieu veut la souffrance.

Or, Dieu hait la souffrance. Plus exactement, puisque Dieu ne saurait haïr au sens où nous l'entendons, disons que la souffrance est contraire à Dieu, à Ses élans.

Les prédicateurs du XVII^{ème} siècle qui enjoignaient à leurs auditeurs épouvantés d'avoir à se représenter, quotidiennement et le plus concrètement possible, les tourments de leur agonie, avec leur puant cortège de miasmes, la lente et gluante nécrophagie des vers blêmes sous les dalles retombées des sépulcres – ces prédicateurs, quel Mystère servaient-ils ?

Le Mystère du Christ qui détesta la mort au point de suer un sang d'angoisse au Jardin des Oliviers ?

Ou l'autre Mystère – celui de l'archange déchu, Lucifer, détenteur de la peur et de la hideur ?

Je me pose la question... Certes il est possible que l'image d'un Dieu impitoyable et punisseur ait été salvatrice ; qu'elle ait été l'indispensable aiguillon destiné à empêcher des millions d'êtres de s'écarter de la voie étroite, du chemin caillouteux qui va en se rétrécissant, mais qui conduit à la Béatitude.

Pourtant, même si cette image a eu sa raison d'être, je la réprove : elle est mensongère. Il est coupable de parler de Dieu en termes trompeurs.

La célèbre petite phrase selon laquelle *la fin justifie les moyens* n'est pas de Jésus-Christ – mais de Machiavel.

Et pour moi, il me semble que j'aimerais mieux être damné pour avoir misé sans retenue sur la miséricorde et sur l'amour de mon Dieu, qu'être sauvé pour avoir cru que Son pardon avait des limites.

Je ne crains pas Dieu. Parfois mon esprit, qui est raisonneur, voudrait s'essayer à cette crainte. Il en est empêché par ma toute petite âme qui, elle, refuse catégoriquement tout ce qui n'est pas l'amour. Il y a longtemps que j'ai renoncé à discuter avec mon âme : elle a toujours le dernier mot, et c'est un mot d'amour.

Les Évangiles abondent en mises en garde, en appels à la conversion par la pénitence. Quant aux messages de la Vierge, presque tous comportent une véritable supplique adressée aux hommes : *Mes*

enfants, faites pénitence !

Cette pénitence qui est aussi le *leitmotiv* de l'enseignement des Saints.

Mais qu'est-ce que faire pénitence ? Est-ce vraiment se vêtir d'une toile à sac, se couvrir la tête de cendres, s'arracher la peau des épaules à coups de discipline, se priver de boire, de manger, de dormir ?

Si la pénitence, telle que l'ont conçue et appliquée des millions de fidèles sincères et généreux depuis des siècles, si cette forme de pénitence est aussi nécessaire au Salut de l'homme, ne devrait-on pas en trouver trace dans les Évangiles en général... et dans le *Notre Père* en particulier ?

Or, la recherche volontaire de la souffrance est singulièrement absente de ces textes, de cette prière.

Qu'on ne vienne surtout pas me dire que le jeûne de Jésus, lors de sa retraite dans le désert, est une pénitence : de quoi voulez-vous que Dieu se purifie, Lui qui est la pureté absolue ?

Dans ce que nous savons du Christ, il n'y a aucun attrait pour la douleur, aucun appel à l'autopunition.

Pourtant le Mal existe. Il traverse nos existences comme il a traversé celle du Christ.

Et il nous faut lui trouver une place à la table de jeu.

J'ai dit que Dieu ne voulait pas le Mal. Je le maintiens. Mais, s'Il ne le veut pas, s'Il le réproouve, *Il le permet*.

Et Il ne peut pas ne pas le permettre. Car si le Mal échappait à Dieu, Dieu ne serait plus tout à fait Dieu. Il lui manquerait quelque chose, et quelque chose d'importance : l'un des éléments essentiels de l'aventure humaine.

Si le Christ n'avait pas rencontré la souffrance (sous des formes multiples), le Christ et l'homme ne coïncideraient pas : ils seraient parallèles, ils pourraient échanger des propos mais non pas s'embrasser.

Il faut donc que le Mal, comme le Bien, comme les étoiles, comme les ronciers, entre dans le jeu de Dieu. Mais comme un *moyen*, pas comme une fin.

Un Mal en liberté surveillée, pourrait-on dire : Il ne tombera pas un seul cheveu de nos têtes, précise Jésus, sans qu'Il l'ait expressément permis. Le Mal peut entrer chez nous, tout ravager : il en a le droit, il tient ce droit de Dieu. Ce droit qui est plutôt une tolérance, et cette tolérance a ses limites.

C'est l'histoire de la petite fille, morte tout à l'heure, à midi dans l'arène.

Dieu n'a pas voulu qu'elle meure, Il a permis qu'on la mette à mort.

Et la petite fille n'est pas grandie d'avoir provoqué sa torture – moi, cette enfant, je l'imagine toute désespérée, toute désolée au contraire d'avoir à tant subir ! Mais elle est grandie d'avoir accepté son martyre.

Oh, non pas de l'avoir accepté avec son corps – qui est lié, et qui ne peut ni accepter ni refuser ; qui est bien obligé d'aller là où on le mène.

Mais de l'avoir accepté avec son âme, qui est libre, immensément libre, et susceptible de dire « oui » comme de dire « non ». C'est par ce « oui » sans doute timide, formulé peut-être en tremblant, que la petite fille de l'arène s'envole, casse ses chaînes, efface le soleil et la foule, anéantit tout – tout, jusqu'à César.

César qui, d'ailleurs, quitte sa place : il ne saisit rien de ce vertige qui ouvre des abîmes à ses pieds, il ne comprend rien à cette irruption de l'infini. César et les autres apprécient en connaisseurs le courage du gladiateur qui se rue sur son adversaire, qui défend sa vie en tentant de ravir la vie d'un frère. César sait récompenser le soldat blessé qui se relève, et combat jusqu'à l'épuisement de ses forces. César connaît l'héroïsme.

Mais, pour César et ses amis, cette enfant qui se laisse déchirer n'est pas héroïque. Elle est seulement faible, stupide et malchanceuse.

En vérité, seul Dieu est à même d'apprécier tout l'héroïsme contenu dans ce « oui » balbutiant de ma petite fille.

Et là, enfin, nous retrouvons les Évangiles et le *Notre Père*.

Notre Père, qui es aux cieux...

C'est à Dieu, à Dieu uniquement, qu'est destiné le « oui » de la petite fille. Non pas au Dieu-vampire, amateur d'autels fumant de sang, nauséabonds à force d'entrailles répandues. Non. Mais au Dieu-papa, Celui qui tressaille quand on L'appelle par Son nom de Père. Ce Dieu qui entend, et qui murmure *Tiens ! Ne dirait-on pas que quelqu'un m'appelle par mon nom ?* Ce Dieu qui laisse là ce à quoi il était occupé, et

Qui Se penche.

Que ton nom soit sanctifié...

Par exemple, pense Dieu, voilà qui n'est pas ordinaire ! Il y a une petite fille qui m'appelle par mon nom, et qui sait que ce nom est le nom juste. Le nom qui me fait tourner la tête. Que le nom de Dieu – le nom de Père – soit sanctifié : autrement dit, que ce nom-là devienne le nom au-dessus de tous les noms. Et encore que ce nom-là, à lui tout seul, définisse Dieu. Ce n'est plus ni Maître, ni Seigneur, ni Tout-Puissant, ni toutes ces appellations terribles dont Dieu veut pour nom. C'est Père, à présent !

Que ton règne vienne...

Mon règne de Père, évidemment, se dit Dieu. Dieu ne Se trompe pas (Il ne peut pas Se tromper, d'ailleurs), la petite fille devant les lions, devant les flèches et devant le feu, la petite fille demande son Père. Et même, elle exige. Et Dieu Se sent troublé : Il a entendu, Il ne peut pas ne pas répondre. Un Père, cela répond. Et un Père qui est Dieu, cela répond d'autant mieux, d'autant plus vite. Il n'a qu'un geste à faire, Dieu, et tout sera dit : les lions s'aplatiront, les cordes des arcs se briseront, le feu s'éteindra. Et Son nom aura été dûment sanctifié, et Son règne aura fait une incursion sur la terre. Dans le fond, Il est content, Dieu. Bien content : Il n'aime pas que les petites filles meurent. Depuis la longue agonie de Son Fils sur une croix, Dieu méprise la mort. Il l'a affrontée, par Enfant interposé, Il l'a vaincue. Il n'a plus aucun respect pour elle.

Mais, surtout, un Père se dérange quand sa petite fille l'interpelle.

Dieu est prêt. Il va Se déranger. Il va déranger l'organisation du monde, la course des étoiles s'il le faut.

Que ta volonté soit faite...

Pardon ? fait Dieu. Qu'a-t-elle dit ?

Et la petite fille, dans un souffle, répète :

Que ta volonté soit faite, sur la terre comme au Ciel...

Mon Dieu, pense Dieu, ce sont les mots de mon Fils. Ce sont les mots exacts que mon Fils leur a légués. Des mots à manier avec précaution, des mots à n'ouvrir qu'en chambre noire : ce sont les mots de l'amour, de l'amour fou. Ce sont les mots qui disent oui.

Oui, les mots qui disent oui.

Oui : un mot bien court ! Presque court comme un cri ! Un mot, ce « oui », qui a tout de même valu à Abraham une descendance aussi nombreuse que les grains de sable des déserts et les étoiles du ciel.

Et j'en ai rajouté, songe Dieu, parce qu'avec Moi, tout va toujours plus loin que prévu...

Oui. Elle a dit « oui », la petite fille. Comme elle se donne, comme elle s'abandonne, comme elle livre tout, comme elle offre !

Elle offre ce qu'on va lui prendre de toute façon. Cadeau misérable, pensent les hommes. C'est comme si, lorsque tombe la nuit, on offrait le jour.

En somme, elle offre un néant, cette petite fille. Et ce néant, mes amis, elle ne peut même pas le prendre dans le creux de ses mains pour le présenter à Dieu, puisqu'elle a les mains attachées. Et même, voici déjà qu'il lui manque une main : un lion l'a découpée et s'en va l'enfourer là-bas dans le sable, sous l'ombre projetée du velum blanc. On rit, dans les gradins.

Mais Dieu ne rit pas. Dieu préfère, à tous les autres, les cadeaux misérables. Les cadeaux qui n'enorgueillissent pas l'homme. Les cadeaux qui n'ont pas plus de valeur qu'un maigre tas de poussière, dit Dieu, mais auxquels je donne un prix inestimable par le seul fait de les accepter.

Donnez-Moi vos larmes, dit encore Dieu, J'en ferai des diamants. Ça fera des larmes en moins, et des diamants en plus !

Donnez-Moi votre mal, dit enfin Dieu, J'en ferai du Bien. Ça fera du mal en moins, et du Bien en plus !

Dieu est conversion, c'est-à-dire renversement des valeurs. Ce qui était au sud est au nord, ce qui était jour devient nuit, ce qui enluminaient le Mal enlumine le Bien.

La pénitence – la vraie, vraie comme l'amour – serait alors contenue dans ce « oui » qui nous monte si difficilement aux lèvres. D'ailleurs, accepter une souffrance non désirée est plus pénible que désirer et organiser une souffrance. De même qu'il est plus ardu de savoir écouter que de parler, de savoir recevoir que de donner.

D'être pauvre que d'être riche.

Il y a de l'ostentation dans l'autopunition. Il n'y a qu'une vertigineuse humilité dans l'acceptation. L'homme qui veut souffrir choisit son heure, son jour. Ajoutons que, bien souvent, il choisit aussi son

supplice. Celui qui reçoit la souffrance comme elle vient – et la boit *jusqu'à la lie* – ne choisit rien du tout. C'est, au contraire, lui qui est choisi.

Non plus boucher, mais agneau.

Mais il n'est pas facile de te dire « oui », mon Amour. Même quand il pleut, et que j'ai oublié mon parapluie, et que je vais par les rues de la ville, et que je suis tout mouillé – même là, dans ce minuscule événement, il n'est pas facile de murmurer ta prière *Fiat voluntas tua* ! La pluie, c'est pourtant bien peu de chose...

Quand un enfant va mourir, mon Amour, te dire « oui » est presque impossible. Et pourtant ! Pour toi, ce « oui », ce « oui » à cet horrible moment-là, prend plus de valeur que toutes les flagellations de tous les flagellants du monde.

Ce « oui » enrichit ton jeu, dans la partie que tu joues contre le Mal. Ce « oui », dans sa discrétion, sa simplicité, son humilité, est sans doute le mot le plus élevé, le plus chargé d'amour qu'un être humain puisse jamais prononcer. Ce « oui », c'est un peu (c'est beaucoup) celui de Dieu le Père regardant, un certain vendredi vers trois heures après midi, Dieu le Fils agoniser sur sa croix.

Ce « oui », mon Amour, me brûle le cœur avant de me brûler les lèvres : quand le jour viendra, serai-je capable de l'articuler ?

Je ne sais pas quand, ni comment, ni pourquoi le Mal est intervenu dans notre histoire. Probablement me le diras-Tu plus tard, lorsque je lui aurai échappé tout à fait. En attendant, le Mal est là, devant moi.

Sa nature est de détruire. Je ne vois qu'un moyen de lutter contre lui – de même que l'on jette de l'eau dans le feu. Et c'est de lui opposer sa contre-nature : l'amour, traduit par un « oui ».

Ce *Fiat voluntas tua*, qui arme Ton bras en même temps qu'il désarme le bras du Mal.

Miracle d'une petite chrétienne de l'église des Catacombes offrant son pauvre sourire en réponse à des fauves...

C'est alors – oh, j'en suis sûr, je le sens ! – que Satan recule, en hurlant de terreur.

Dieu, Ton peuple tout entier est une petite fille, un bébé clair. Donne-lui seulement l'idée et puis la force de ce sourire.

MOI, L'ENFANT

Ce n'est évidemment pas un hasard si j'ai désigné, dans le chapitre précédent, une petite fille pour être l'articulation de mon bavardage. Une petite fille, oui, une enfant vraiment...

Du sexe féminin parce que sa vulnérabilité est plus intense (en cet âge tendre, du moins), et que le merveilleux paradoxe de la victoire qu'elle remporte sur la force grâce au don qu'elle fait de sa faiblesse me paraît d'autant plus stupéfiant. *Et il faut que le monde de mon Dieu soit stupéfiant.*

Ce n'est pas non plus un hasard (soit dit en passant) si l'enfance, en sa phase culminante qu'est l'adolescence, hante mes livres : je n'écris pas ce que je suis, mais ce vers quoi je tends.

Dieu le sait : ma foi en Lui, mon pauvre amour malhabile pour Lui, je les signe de ces mots : moi, l'enfant.

On dira que je suis un homme parmi les hommes. C'est vrai, j'ai trente ans, me voilà jeune adulte. Si ma vie suit son cours, je deviendrai homme à part entière, puis homme mûr, puis homme vieillissant. Et enfin, je serai vieillard (stade auquel, cruellement, l'on efface l'épithète d'homme). Je ne sais pas comment j'accomplirai le projet de mon existence, ni ce que je ferai, vis-à-vis de vous, de mes âges successifs. Je suppose que j'en ferai mon possible, contant mille histoire que j'intitulerai romans, films, pièces de théâtre.

Un jour, je me tairai : curieusement, ce sont les morts qui ont le plus à dire – et ce sont les morts qui se taisent. Qui saura que je suis entré dans le silence ? Bien peu de gens, sans doute... surtout si je pousse l'humour jusqu'à m'éteindre un jour de renversement de gouvernement ou lors de l'arrivée d'un Tour de France. Il est vrai que je ne me préoccupe aucunement du souvenir que je laisserai à l'heure de ma mort, l'humanité sera mon passé ; et c'est Dieu qui sera mon présent et mon avenir. Je suis si peu passéiste...

L'important est de savoir dans quel état, sous quelle forme je me présenterai devant Lui. Ce rendez-vous, je le rêve depuis longtemps. Dans ma tête, souvent, j'en tourne et j'en retourne les images, les étapes. Un peu, voyez-vous, comme cette jeune fille qui, après avoir croisé un certain regard, imagine la cérémonie de son mariage, écoute par avance la musique des orgues, devine ce que sera sa robe. Sa robe nuptiale.

Et dans ses songes, elle la coupe et la bâtit, elle la coud et la brode. Patiemment et impatientement, se hâtant le jour et défaisant son ouvrage à la nuit – pour la joie de le rêver à nouveau. Le mythe de Pénélope est le plus beau mythe de l'amour.

Moi, pour tout vêtement nuptial, je veux des langes.

Dedans ces langes seront toutes les souillures de ma vie, et je pleurerai – la peau rongée par tant et tant d'acides. Toi, mon Amour, Tu me prendras en pitié ; et Tu me prendras aussi dans Tes bras ; et Tu dénoueras le cordon des langes, et Tu jetteras tout cela très loin, disant :

– Enfant, comment as-tu fait pour te salir ainsi ?

Dieu ne résiste pas à l'enfance des hommes, et les hommes ne résistent pas à l'enfance de Dieu. Qu'on se rappelle la conversion de Paul Claudel : il découvre Dieu en entendant, une nuit de Noël, des voix enfantines chanter sous les voûtes de Notre-Dame de Paris ; alors, parce qu'il a subitement la révélation de *l'éternelle enfance de Dieu*, Claudel croit. Comme l'œuvre de Péguy et de Bernanos, la construction claudélienne va désormais s'appuyer sur deux piliers : Dieu et l'enfance. Ôtez ces colonnes secrètes, parfois masquées dans l'ombre de cette cathédrale touffue qu'est la poétique de Claudel, et la voûte admirable s'effondre.

L'enfance n'est pas l'arbre qui cache la forêt de Dieu : elle est le premier arbre de la forêt, elle en est le chêne initial, le bourgeon (ce bourgeon, écrit Charles Péguy, qui *ne résiste point sous le doigt, et d'un coup d'ongle le premier venu vous fait sauter un bourgeon*) déjà gonflé du destin de la forêt tout entière.

La liturgie parle : il s'écoule plus de temps, au calendrier des solennités, entre le Vendredi Saint et Noël qu'entre Noël et le Vendredi Saint. Il ne faut pas, semble-t-il, que les hommes effondrés devant la Croix aient eu le temps d'oublier la joie de Noël, la joie de Dieu non point fait homme mais fait bébé. Pour que la Croix soit bien bouleversante, il faut que nous nous souvenions que c'est un enfant – l'Enfant parmi les enfants – qui est accroché sur elle.

D'ailleurs, le drame de la colline du Golgotha est un drame enfantin. Je veux dire que les deux instants fondamentaux de cette tragédie sont dédiés à l'enfance.

Le premier de ces instants, c'est Jésus donnant Jean à Marie et Marie à Jean : *Mère, voici ton fils. Fils, voici ta mère...* Les Évangiles sont orchestrés autour de la filiation par le Père. Mais, au moment capital, le Christ offre à l'humanité une filiation par la Mère : c'est la filiation la plus tendre, la filiation des bras autour du cou.

Le second de ces instants, c'est Jésus appelant son père, interrogeant son Père : *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* Puis, c'est cet abandon d'enfant : *Entre tes mains, je remets mon esprit.*

Durant des siècles, on n'a vu dans le Christ qu'un Dieu égaré sur la terre meurtrière. Aujourd'hui, une école nouvelle Le dépouille de Sa divinité, ne veut plus Le regarder que comme un homme. Un révolutionnaire, nous dit-on, le premier des socialistes.

Mais l'une et l'autre thèse oublie cette constante : Jésus tient à Se présenter d'abord comme *le Fils du Père*. Comme un enfant.

Oh, je ne suis pas un homme de réflexion, d'analyse ni d'exégèse. Je suis seulement amoureux de mon Dieu. L'amour a sa façon de voir, l'amour a sa manière d'entendre. Je n'ai pas scientifiquement scruté les textes, ni établi des parallèles, ni tout répertorié ; je suis souvent inattentif aux homélies du dimanche ; et je n'ai pas lu tous les livres qui traitent de mon Dieu : beaucoup sont trop difficiles pour moi.

En fait, je ne sais rien. Mais je crois tout.

Pour m'entraîner, je n'ai que l'instinct et une courte expérience.

L'un et l'autre me rappellent, sans répit, que l'idée d'enfance fut à l'origine de ma première expérience religieuse. C'était un vendredi soir, et nous roulions de Paris vers Chauffour. Un soleil tout rouge s'enfonçait là-bas, à l'horizon des champs de blé bordant la départementale après Neauphle. J'étais assis

sur la banquette arrière, et je regardais la nuque de mon père.

Il avait une des plus belles nuques du monde, mon père. Une nuque très virile, presque sauvage par son implantation, son dessin ; mais attendrie par la souple broussaille des petits cheveux fins, bouclés, qui la chatouillaient. Une nuque qui lui ressemblait à la fois forte et secrète, douce et offerte.

J'ai admiré mon père en même temps que je l'ai aimé. Les deux sentiments ne sont jamais allés l'un sans l'autre ; surtout à la fin de sa vie lorsque, dans la maladie, sa pudeur naturelle devint de la grandeur ; lorsqu'il cessa d'être un homme public pour n'être plus que ce personnage géant : papa, qui avait mal.

Mais ce soir-là dont je parle, mon père était d'abord le metteur en scène d'un film qui venait de sortir, et qui avait du succès : à la récréation de treize heures, des camarades externes (demi-pensionnaire, je déjeunais au collège) m'avaient apporté les premières critiques publiées dans la presse du matin. *Ce film*, disait-on, *faisait honneur au cinéma français*. C'est la seule phrase dont je me souviens : le mot *honneur* sensibilise étrangement les petits garçons.

En lisant ces coupures de journaux (qui me faisaient battre le cœur), j'essayai de prendre un air dégage. Cela n'aboutit qu'à rehausser mon prestige. Prestige usurpé, en vérité : je n'étais strictement pour rien dans le film, ni dans sa réussite. En fait, je me contentais d'être le fils de mon père... ce qui, pour les camarades qui m'entouraient, était déjà considérable ! Alors, entrant dans leur jeu (un jeu fort agréable, somme toute), j'imitai le paon – et je fis la roue.

Je songeais à cela, dans la voiture qui roulait vers Chauffour.

Lorsque l'idée – encore mal formulée, inaccessible – que j'avais un *Père aussi dans le ciel* m'effleura. Chaque jour, par des actes liturgiques ou des discours, les prêtres du collège me proposaient ce Dieu auquel j'étais supposé croire. Eh bien, je n'y croyais pas beaucoup. Plus exactement, je n'avais jamais perçu sa présence : or, l'existence sans la présence est difficilement admissible. Je me confessais, je communiais, je m'astreignais à une multitude d'exercices religieux purement formels, sans que cela m'apportât rien.

Le Dieu qu'on me présentait était un Dieu lointain, dans le temps et dans l'espace ; et l'on ne m'expliquait pas quel genre de relations je pouvais nouer avec Lui. Mais peut-être ne savais-je pas lire entre les lignes de l'Éducation Religieuse.

Il est vrai qu'un peu plus tard, dans ce même collège, deux prêtres (pourtant si différents l'un de l'autre...) me révéleront l'identité d'un Dieu prodigieusement personnel et intime. J'aurai l'occasion d'en reparler. Car je possède toujours l'émouvant bagage que m'ont donné ces prêtres, il n'a rien perdu de sa luminosité, et il m'arrive fréquemment d'y puiser.

Enfant de Dieu : moi, Didier, dix ans, je suis l'enfant de Dieu.

Le principe, d'abord brumeux, se clarifiait. Ses contours se précisaient. L'énormité de la chose ne m'affolait pas : elle me comblait, telle quelle, dans son affirmation gigantesque.

J'avais vécu toute une journée dans la pensée de ma filiation, de mes rapports avec mon père. Cette pensée ne se brisait pas : elle se développait, s'envolait, trouvait un prolongement inouï.

Mon père nous recommandait souvent, à ma sœur et à moi, de ne rien abîmer :

– Tout ce qui est ici est à vous, prenez-en soin.

Je regardais ce blé, tout ce blé, ces villages soyeux, tous ces villages, les bêtes dans les champs frottant leurs flancs pleins de frissons de mouches, les ombres chinoises, et si fines, des oiseaux glissant devant le soleil, les femmes se hâtant sur les sentes près des églises et des cimetières – toutes ces vies !

– Enfant de Dieu, tout ce qui est ici est à toi, prends-en soin, n'abîme rien.

Comme on est inconscient, à dix ans ! Le cadeau et la responsabilité qui s'y attachait ne m'effrayaient pas.

L'enfant croit que tout lui est dû. Peut-être est-ce à cause de cela qu'il reçoit tout – y compris Dieu.

Ce soir-là, nous dînâmes au restaurant, sur la jolie place de Dammartin-en-Serve. Que croyez-vous que fit le petit garçon qui venait tout juste de découvrir qu'il était enfant de Dieu ? Il exigea de manger une douzaine d'escargots.

Pour célébrer l'événement ? Même pas. J'avais déjà oublié l'instant merveilleux. Dieu est humble jusqu'à accepter de n'être qu'un jouet – et qu'on Le délaisse pour d'autres divertissements...

Le poids plume de l'enfance pèse lourd devant Dieu.

On ne peut se livrer à aucune lecture des textes sacrés, ni entreprendre aucune hagiographie sans rencontrer ce mot *enfant*.

Les autres religions, les révélées et non révélées, font la part belle aux initiés ; aux sages très anciens, écrasés d'expérience et de connaissances ésotériques.

Jusqu'à ces enfants du Tibet qui, pour être reconnus comme Bouddhas vivants, doivent administrer la preuve de leur infaillible mémoire. Alors, ces bébés devant qui se sont prosternées d'innombrables caravanes de lamas, ne sont finalement que des vieillards, réincarnés dans une enveloppe charnelle nouvelle. Mais l'essence de leur être est antique. Religieusement parlant, ils ne sont des enfants qu'en apparence.

Le christianisme, lui, met délibérément deux genoux en terre devant l'enfant.

L'enfant exactement enfant : celui auquel il faut tout apprendre, celui qui casse et qui dit que c'est le chat, celui qui dérange la nuit par ses éclats de rire, celui qui prend une coccinelle pour la huitième merveille du monde...

Celui qui ne fait rien d'important, rien de considérable de ses dix doigts – encore que, parfois, il agite un hochet...

Celui qu'on a vêtu de lin blanc et de probité candide, mais qui a horreur de se laver les mains, qui patauge dans les caniveaux, qui sent souvent bien mauvais...

Celui qui prend tout et ne rend rien, celui qui sait dire *dessine-moi un mouton*, mais oublie de dire merci, après, quand il a le mouton...

Celui qui croit sans même songer qu'il fait acte de foi, celui qui espère et qui aime parce que l'espérance et l'amour sont dans sa nature...

Celui qui ose toutes les audaces du monde, parce qu'il est sûr d'être pardonné...

Celui qui regarde voler les mouches, à la messe, mais qui a les larmes aux yeux quand il communique...

Lui, l'enfant.

C'est pour lui qu'une Sainte Vierge se dérange à Lourdes ou à La Salette, et secoue le soleil dans le ciel de Fatima.

C'est à cause de lui que ceux qui ne croient pas en Dieu réinventent le Père Noël, tout de même.

C'est par lui que nous sommes enfin doués de ce don de l'éveil : *Attention ! Quelque part sur la terre, on a tué un enfant !* Et voilà le monde qui se soulève ! Même s'il ne reste pas debout très longtemps, le monde, il aura du moins pris un peu d'exercice.

Et si l'enfant était le tout dernier refuge de cet univers désemparé qui est le nôtre ? Si l'enfant était le dernier mot qui s'accordât avec le mot *sacré* ?

Et si l'enfant était le huitième jour de Dieu ? Je veux dire ce point d'aboutissement de la Création, dont nous sentons bien qu'elle est inachevée. qu'elle gémit douloureusement encore dans les souffrances, dans les convulsions de la gestation ?

Si l'enfant était la signature de Dieu, en bas et à droite du chef-d'œuvre ?

Les Juifs attendent un Messie, nous attendons un Superman. Et si des millions de vie convergeaient vers cette minuscule silhouette – un enfant ?

Pauvre Darwin ! Pauvres nous autres ! J'entends Dieu rire, là-haut : évidemment, quand on est Dieu, quand on a l'éternité derrière et devant soi, on peut se payer le luxe d'une bonne, d'une excellente plaisanterie.

Un enfant, pour tout dire.

Vous savez, Dieu n'est pas à un prodige près.

Il aurait très bien pu faire en sorte que son Christ ait trente-trois ans, comme ça, d'entrée de jeu.

Jésus serait apparu en Galilée, venant de nulle part. Il aurait eu la même tunique, les mêmes paroles, les mêmes amis, la même mort, la même résurrection. Il aurait eu pour Lui l'avantage indiscutable d'une origine mystérieuse, donc possiblement divine.

Eh bien, non ! C'était trop simple !

Dieu a tenu, absolument, à faire naître son Christ. Dieu a fait de son Christ un petit enfant. Or, sur ces années d'enfance de Jésus, nous ne savons presque rien : seulement deux ou trois incidents, qui ne nous permettent pas de nous tracer une image précise de notre Seigneur. C'est comme si Dieu l'avait fait exprès. C'est comme si Dieu mettait le doigt sur l'essentiel : c'est là, dans ces longues années d'obscurité, que Dieu a caché la perle la plus précieuse de tout le trésor. Perle petite, à côté de laquelle on passe mille et mille fois sans en discerner le tendre éclat.

L'enfance de Jésus n'est pas détachée pour autant de ce qu'on a appelé *les années de vie publique*, et qui englobent les deux sommets de la Croix et de la Résurrection.

Dans un petit livre admirable, *Le Compagnon charpentier de Nazareth* (Le Seuil), Benigno Cacérès laisse entendre que, tandis que le petit Jésus gambadait dans les ruelles blanches ou aidait son père Joseph, un arbre poussait quelque part. Un arbre qui allait être abattu, équarri, transformé en poutres.

Lesquelles poutres deviendraient croix...

L'enfant et sa mort croissent ensemble, au même rythme.

Des hommes profanent le Vendredi Saint. Mais en est-il beaucoup pour blasphémer, le vingt-quatre décembre, lorsque sonnent les douze coups de minuit ?

D'ailleurs, hors l'enfance, comment admettre Dieu ? Je ne dis même pas croire, mais simplement admettre.

Pour moi, je sais que j'ai perdu la foi en perdant mon enfance. Je l'ai retrouvée en retrouvant mon enfance.

A dix-huit ans, lorsque j'ai quitté le collège, j'ai vécu le plein été de mon premier amour. J'estimais inconciliable de rester enfant et d'aimer une femme (même si Marie-Hélène, à sa façon, était une merveilleuse enfant). J'estimais tout aussi inconciliable de travailler à *France-Soir*, de faire jouer mon premier texte dramatique, et de garder mon duvet d'enfance. J'ai tout fait pour m'en débarrasser, de cette encombrante enfance. Et ma foi, je n'y ai pas trop mal réussi : je crois bien avoir été un homme-pour-de-vrai durant trois ans. Un adulte sans beaucoup de poil au menton, mais parfaitement organisé de l'intérieur.

Dieu S'est écarté, alors. Il S'est éclipsé, sur la pointe des pieds, sans me déranger : la politesse de Dieu est exquise de discrétion.

J'ai bu jusqu'à plus soif ces liqueurs fortes qui font les belles soirées brûlantes des grandes personnes : l'orgueil (et quel orgueil !) en signant mon premier contrat au Seuil, le désespoir sec, nihiliste, lorsque Marie-Hélène est partie, le mensonge...

Trois ans chez les hommes, c'est court. Trois ans sans Dieu, c'est long. Je précise : c'est long après coup, *rétrospectivement*.

Car, tandis qu'on le vit, je ne connais aucun état plus douillet que l'athéisme (non pas l'athéisme de combat, qui rappelle plutôt les furieux épuisements de Don Quichotte, mais l'athéisme d'indifférence : là, tout n'est que *luxe, calme et volupté*, je le sais, je l'ai vécu !).

Athéisme douillet : douillet comme un sommeil que ne viendrait troubler aucune lueur impertinente.

Liberté !

Liberté, ai-je dit. J'ai vingt ans et, regardant pardessus mon épaule, je mesure, un peu abasourdi, l'étroitesse de cette cage dont j'achève de m'extraire. La tête est passée, le cœur devrait s'ensuivre sans difficulté.

J'ai décrit, dans *Le Procès à l'amour* et dans *La Mise au monde*, deux tentatives d'évasion (on y a vu parfois autre chose je ne dois m'en prendre qu'à mon manque de talent ; mais non, mais non, amis, ne protestez pas là, je suis tout de même mieux placé que quiconque pour parler !).

Tentatives et évasions réussies : la première utilisait la mort, la seconde se servait de la haine.

J'ai été le François du *Procès à l'amour*, qui se détruit comme on se défie – suicide le plus vaste et haut défi, sans doute, après le défi de Dieu.

J'ai été la somnolente Ariane de *La Mise au monde*, qui jette son enfant nouveau-né aux orties. Entre parenthèses, ce second roman fut un échec cuisant : on y lut que je prônais l'avortement légal avant l'heure, alors que je me contentais d'exorciser mon démon intime : mon enfance.

Vint Laurence.

Que le lecteur ne m'en veuille pas de ce qui peut lui paraître une digression : aussi embryonnaires soient-ils, mes livres me servent de bornes. Disons qu'ils sont les souvenirs-reflets de mon voyage à travers la vie.

Laurence s'appelait Agnès. Agnès n'était pas la très jeune agonisante leucémique qu'est Laurence dans le roman. Au contraire, Agnès était pleine de vie.

Elle était surtout la première enfant que je remarquai après trois années de systématique mise à l'index de l'enfance. Or, ce qui m'éblouit en elle, ce fut justement son enfance. Enfance des plus banales, au demeurant : pirouettante, méprisante et bruyante.

Je suis aujourd'hui tenté d'ajouter ravissante. Mais, j'en conviens, peut-être n'est-ce là qu'un de ces grossissements si propres à la manipulation de la mémoire...

Quoi qu'il en soit, je sais de façon certaine qu'Agnès me frappa en plein cœur. Comprenez-moi bien, je vous en prie : elle ne me toucha point par ce qu'elle était réellement, mais par ce qu'elle signifiait brusquement – sans d'ailleurs qu'elle en eût aucune conscience.

Je la rencontrai à Chamonix, sur la terrasse d'un chalet ami. Assise sur la balustrade de bois, Agnès projetait de petites flèches à ventouse en direction du mont Blanc, à l'aide d'un ridicule arc en plastique qu'elle avait sans doute trouvé dans un paquet de lessive. En l'apercevant, je m'arrêtai, stupéfait : se découpant contre la muraille vive et entrechoquée des Alpes, la petitesse d'Agnès avait quelque chose d'incongru. Pourtant il semblait bien qu'elle fût là chez elle, puisqu'elle osait lancer des flèches sur le mont Blanc.

Le soir tombait. Des nuées malsaines, gonflées de vents noirs, s'ouvraient en silence en heurtant les aiguilles du massif. Une vie inhumaine, à la fois fluide et minérale, enrobait les pics comme d'une gaine, s'assoupissait dans les vallées.

Quelques minutes avant l'orage, la montagne fait silence. Un assourdissant silence, traversé de bruissements que l'esprit seul perçoit. Instant de peur, instant de grâce extraordinaire : même le berger des alpages et ses bêtes, avant de gagner quelque abri, ont une hésitation et, dans le regard, un acte d'adoration craintive envers le ciel et la haute terre qui s'allongent l'un sur l'autre.

Et la petite fille Agnès continuait, inlassable et ennuyée, de projeter ses flèches inutiles vers les sommets.

Tous les yeux ne voient pas les mêmes traits, ni les mêmes couleurs. Chaque individu a sa perception personnelle du monde et de ses contrastes ; tel homme aimera la dentelle lourde et hétéroclite des cités, tel autre la haïra. Il ne faut préjuger de rien, et surtout d'aucun spectacle.

Pour moi, j'ai été bouleversé par cette enfant et son arc ; par cette enfant si tranquille, si *installée* devant cette imminence de la grande colère des altitudes.

Il se peut qu'un rien m'ébranle, je suis peut-être naïf. Et qu'importe ? L'abeille fait son miel dans le secret de la fleur qu'elle veut.

Ainsi donc, je l'ai eue moi aussi, mon apparition...

Les saints voient apparaître Dieu, ou Marie, ou des Anges très élevés. Les lamentables, les chenilles, les âmes crevassées ne voient peut-être apparaître que des petites filles sur fond d'orage. Mais, de ce qu'ils voient, les uns comme les autres déduisent l'infini, et cela seul compte.

Enfance, claire enfance gracieusement assise devant la tourmente des nuages, tu m'as soudain rappelé ceci : Dieu met Sa complaisance dans le contraste plutôt que dans l'accord.

Et dans les deux éléments qui font le contraste de Dieu, il est une hiérarchie, un ordre – un ordre adorablement anaturel.

Agnès plus importante que la tempête...

Une petite fille (qui pourtant grandira, vieillira, et se fanera, et mourra) plus importante que ces jeunes montagnes cependant ancrées dans les profondeurs millénaires de la terre...

Une enfant dérisoire, armée d'un arc dérisoire, avec des flèches dérisoires, plus importante qu'une mer de Glace qui se fissure en hurlant sous les flagellations de la foudre...

Oh, vous savez, nous savons cela depuis le Commencement !

La barquasse du patriarche Noé contre le Déluge, le maigre et tremblant Jonas contre la baleine, Moïse contre le Nil, Marie encore seulement fiancée contre la médisance, Jésus encore seulement bébé contre Hérode.

Et, enfin, cette croix du Golgotha contre notre désamour, ce pauvre corps sanglant, blanchi de la mousse des crachats, contre notre refus.

Enfance, ce soir-là, je t'ai trouvée belle comme tout. J'ai juré de ne jamais te perdre de vue, de faire de ma vie une longue tentative pour te ressembler. Et aussi pour te rassembler en moi.

Mon Dieu est un enfant. Pour Le rejoindre, il faut que je rapetisse, encore, et encore.

Les extrêmes se touchent, dit-on. Comme c'est vrai ! A force d'être immense, Dieu est devenu si petit, si petit qu'on ne Le voit plus.

O, réapprendre à écouter les mots tendrement essentiels que murmure la fourmi infinitésimale parmi les baobabs...

LA CONDITION INHUMAINE

Dans le monde où il fait Dieu, le jour s'embusque derrière la nuit. Et c'est en voulant à tout prix garder les pieds sur la terre qu'on bondit le mieux vers les étoiles. Car l'humour de Dieu est aussi infini que son amour.

Ainsi est-ce en voulant tracer du Christ le portrait le plus tronqué qui soit que, bien involontairement, Ernest Renan a entrevu l'une des faces de Dieu les plus mystérieuses : comme préalable à sa *Vie de Jésus*, Renan nous prévient en effet qu'il croit de son devoir de philosophe de retrancher des Évangiles toutes les relations concernant les miracles et autres événements à coloration surnaturelle.

Oh, la charmante, la jolie gaffe !

Car si l'on ôte à Jésus son *environnement féerique*, on met aussitôt en valeur le miracle absolu : l'Incarnation, cette irruption saisissante de Dieu dans notre condition humaine.

Les miracles qui fleurissent l'Ancien ou le Nouveau Testament n'ont, après tout, rien d'étonnant : venant de Dieu, c'est le miracle qui est l'état normal.

Qu'est-ce qu'un miracle, sinon la gémissement gracieuse de la Nature et de ses lois devant leur Créateur ? Sinon le rappel, dans une expression ravissante, de l'obéissance de la Nature – et de ce que nous appelons déraisonnablement la Raison ? Le miracle est logique, et même banal, en ce qu'il dévoile la suprématie de l'Inventeur sur son invention, du Moteur sur la machine, de la Cause sur ses effets.

Un jour que j'évoquais devant un ami incroyant quelques-uns parmi mes miracles de prédilection, cet ami, vaguement excédé, me coupa la parole :

– Allons donc ! Ton Jésus avait un truc !

Certainement, mon Jésus avait un truc (soit dit en passant, Il l'a toujours). Il avait même le plus efficace de tous les trucs : Il était Dieu.

Considérant que Dieu a créé l'univers, je ne saurais qualifier d'exploit ni de prodige le fait qu'Il ait changé de l'eau en vin lors d'un repas de noces.

En réalité, ce qui me paraît miraculeux, ce ne sont pas les miracles – mais les instants où Dieu n'en fait pas.

Je m'explique : lorsque Jésus guérit un paralytique ou apaise une tempête, Il manifeste sa nature divine. Il est alors en accord essentiel avec Lui-même. Qui s'étonnera de voir un oiseau voler ?

Pour Dieu, il n'y a évidemment aucune difficulté à être Dieu.

Mais il y en a certainement une à n'être qu'un homme, quand on est Dieu.

Je ne suis pas ébahi par Dieu marchant sur les flots durant quelques minutes ; mais je suis abasourdi devant Dieu *vivant la même vie que moi* pendant trente-trois ans.

Jeu terrible, que celui de l'Incarnation !

Jeu éblouissant : tout ce que Dieu fait et laisse faire jusqu'à cette heure prodigieuse où un Ange

s'incline devant une petite fille appelée Marie – tout cela est contre nature : Dieu n'est plus Dieu. Dieu est aussi un homme.

Le diable ne s'y est pas trompé, lui. Dès le début, il va essayer de fausser cette partie infiniment périlleuse pour lui. Avant d'entamer sa vie publique, Jésus se retire au désert. Là, le diable va le tenter. Pas n'importe comment : ce que cherche le diable, c'est à déposséder Jésus de son humanité, à rendre à cet homme la divinité dont Jésus s'est volontairement, dramatiquement, dépouillé. Par là, le diable pense parvenir à faire échouer l'immense folie d'amour de l'Incarnation. Et le diable a ses chances, car le duel qui s'engage est inégal : le diable reste le diable, à part entière ; mais Dieu, parce qu'Il s'est incarné, est comme un lutteur qui, délibérément, se serait lié les deux mains dans le dos.

Je ne dis pas que, dans son essence, Jésus ait cessé d'être Dieu. Mais je dis qu'Il se défend de l'être.

Pendant quarante jours, donc, le Christ médite dans les solitudes. Il jeûne. Et puisque Jésus ne triche pas avec son humanité, la faim le prend. Est-il un besoin plus naturellement humain que la faim ? Le diable juge alors que si Jésus renonce à ce besoin, Il renoncera du même coup à la condition humaine.

Et le diable désigne une pierre :

– Si vous êtes le Fils de Dieu, dites à cette pierre de devenir du pain (*Luc, IV, 3*).

Sous-entendu : débarrassez-vous de cette douloureuse et encombrante humanité. Ne soyez un homme que par la façade.

Par trois fois, le diable tente le Christ. Par trois fois, le Christ le repousse.

Alors, nous dit saint Luc, *le diable le quitta jusqu'à une occasion plus favorable (IV, 13)*.

Cette occasion se représentera aux heures tragiques du Golgotha, lorsque ceux qui auront crucifié Jésus l'inviteront à descendre de son gibet.

Occasion spécifiquement diabolique : Jésus souffre. Physiquement d'abord : la crucifixion n'est pas une mise à mort somnolente, une agonie confortable. Dans ce supplice, l'épouvante se taille la part la plus belle : soif dévorante, corps incendié ; et la mort qui prend son temps, tout son temps...

Jésus souffre aussi moralement. Et cette souffrance morale est intense, puisqu'elle frôle le désespoir.

Désespoir : un mot aujourd'hui tout aussi galvaudé que le mot amour. Or, je dis cela entre parenthèses, la peine de désespoir est sans doute de celles qu'un homme ne saurait supporter sans un hurlement. Et le Christ a hurlé *Eli, Eli, lema sabachthani ?*

Oh, mon Amour, il m'est certainement plus facile d'être un saint qu'il ne te fut facile de rester un homme !

Tout l'effort du Christ, c'est cette insertion acharnée, totale, qu'il fait dans la condition humaine. Je comprends que la liturgie nous rappelle de baisser les yeux – pour le moins ! – à ces mots du Credo : *Et homo factus est* – et il s'est fait homme !

Mais c'est dans l'épisode de la résurrection de Lazare que je découvre la plus grande évidence de cette tragédie de Dieu s'efforçant de demeurer dans les limites de l'humanité qu'Il s'est choisie.

Jésus vient d'échapper à des Juifs qui voulaient le lapider et s'est réfugié au-delà du Jourdain. Là, Marthe et Marie, sœurs de Lazare, viennent le trouver pour l'informer de la maladie (grave) de leur frère. Mais Jésus ne les suit pas. Il reste encore deux jours dans sa retraite. Enfin, il informe ses disciples de son projet de se rendre au chevet de Lazare :

– *Il dort, mais je vais aller le réveiller*².

Les disciples se méprennent sur le sens de ces mots : si Lazare dort, disent-ils, c'est qu'il va beaucoup mieux. Alors, Jésus précise :

– *Lazare est mort*.

Et il ajoute :

– *Je me réjouis de n'y avoir pas été, à cause de vous, pour que vous croyiez...*

Ce qui laisse à penser que Jésus, tout d'abord, avait eu l'intention d'aller trouver Lazare malade. Sans doute, à l'instant où Marthe et Marie sont venues le prévenir, Jésus a-t-il songé à courir guérir Lazare : Il

² Voir le détail de l'épisode en Saint-Jean, XI, 1-44

eût agi alors en tant que Dieu.

Dieu qu'il suffit de solliciter une fois (ne serait-ce qu'en frôlant le pan de son vêtement) pour qu'Il cède à la prière.

Or, devant Marthe et Marie, pour lesquelles il éprouve cependant une profonde affection, Jésus reste impassible. Il refuse, en quelque sorte, d'intervenir en tant que Dieu.

Pour que le miracle, ensuite, soit plus grand ? Parce que la résurrection d'un mort frappe davantage les esprits qu'une guérison ? Théorie absurde : ce calcul est juste, mais il reste un calcul. Et, qui plus est, un calcul *petit*. Cela ne s'accorde pas avec l'envergure d'amour de Dieu. Il faut donc chercher ailleurs...

Il y a cette phrase de Jésus, en réponse aux sœurs de Lazare :

– *Cette maladie (de Lazare) n'est pas pour la mort, elle est pour la gloire de Dieu, pour que le Fils de Dieu soit ainsi glorifié.*

On estime généralement que ces paroles signifient que Lazare échappera à la mort en cette occasion, et que la gloire de Dieu éclatera aux yeux de tous par et à travers cette maladie de Lazare.

Mais on a parfois tendance à oublier que Dieu et les hommes n'accordent pas tout à fait le même contenu au mot *gloire*. Tout le malentendu juif repose d'ailleurs sur cette interprétation : Jésus n'est pas le messie attendu par les Juifs, parce que sa *gloire* ne correspond pas à l'idée qu'ils s'en font.

De fait, ce condamné à mort lacéré par le fouet, au visage couvert de crachats, qui trébuche sous le poids de sa croix, n'a rien de glorieux au sens absolument humain du terme. Et, pourtant, il est, dans son enfoncement vertigineux, la plus haute gloire de Dieu.

En parlant de cette maladie de Lazare qui doit servir la gloire de Dieu, Jésus ne prophétise pas – à mon sens – une fanfare plus ou moins clinquante. Il annonce qu'un événement spécifiquement divin va se produire au milieu des hommes.

Un événement prodigieux...

Et il va survenir, bien sûr, l'événement prodigieux.

Mais ce n'est pas celui auquel on pense.

Ce n'est pas Lazare quittant son tombeau, *ayant encore les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé du suaire*, qui constitue l'événement prodigieux. Jésus n'a-t-il pas déjà ressuscité une petite fille de douze ans, la fille de Jaïre ?

A l'époque où, semble-t-il, se situe la résurrection de Lazare, Jésus a mille fois manifesté sa puissance (je dis bien *puissance* et non *gloire*).

L'événement que j'appelle prodigieux va se produire trois fois, au cours du prologue et de l'accomplissement du miracle.

Devant Marie en larmes, en entendant cette femme lui reprocher doucement :

– *Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort...*

Jésus va éprouver un *frémissement intérieur et un trouble*.

Notation tout à fait remarquable : le moins qu'on puisse dire des Évangiles est que Jésus n'y apparaît pas comme un personnage enclin aux troubles. Sauf, justement, en deux occasions : au jardin de Gethsémani et lors de la mort de Lazare.

Deux occasions où l'humanité de Jésus est directement interpellée.

Deux occasions où, en Lui, l'homme et le Dieu se rencontrent et s'étreignent. Une étreinte probablement la plus déchirante de toutes.

Jésus demande où Lazare a été enseveli. On le lui dit. Et alors, le trouble de Jésus s'amplifie. Il me semble que l'on atteint, en cet instant, un des sommets du miracle de l'Incarnation.

Le Christ pleure, nous dit saint Jean.

Il pleure devant tout le monde, sans se cacher. L'Évangéliste nous laisse d'ailleurs deviner la surprise des Juifs devant les larmes de Jésus : événement prodigieux, ai-je dit. Ces vraies larmes, qui coulent maintenant sans retenue, bouleversent la petite foule des amis de Lazare, de Marthe et de Marie. Cette petite foule qui s'est rassemblée là, entre Béthanie et le lieu de l'ensevelissement, au soleil probablement – et qui attend que quelque chose arrive.

Et moi aussi, comme cette petite foule, je suis bouleversé. Car je devine ici mon Dieu, mon Amour, pris à son propre jeu : le jeu de l'homme.

Mais le jeu de Dieu, également : le Fils de l'homme et le Fils de Dieu sont inséparables, ils cheminent de concert. Ils découvrent ensemble cette route, cette longue route qui dure trente-trois ans plus l'Éternité.

C'est Dieu qui pleure, et c'est l'homme qui pleure. Les larmes mêlent étroitement le Père dans son ciel au Fils sur la terre, de la même façon que l'eau d'une source, en humidifiant le ciment, va sceller les briques, et permettre au mur de s'élever.

Et sur qui pleure-t-on, s'il vous plaît ? Sur un certain Lazare, qui ne fait que traverser l'Évangile, comme en s'excusant de déranger. Quelqu'un sans importance, ce Lazare : enfin, quelqu'un qui n'a pas de rôle crucial à tenir, comme Anne, Caïphe, Pilate – et tant d'autres.

Mais on ne sortira pas de là : Dieu pleure sur Lazare.

A Naïm, sur les pentes du Djebel Dehy, devant le cadavre du fils unique d'une veuve, en présence d'une foule à peu près comparable à la foule de Béthanie, Jésus n'a pas pleuré. Il a été *ému de compassion*, précise saint Luc (VII, 11-17). Mais il n'a pas pleuré ; il a ressuscité le fils unique de la veuve de Naïm, il l'a rendu à sa mère. Puis tout porte à croire qu'il est entré dans la cité, comme si de rien n'était.

Jésus ne pleure pas non plus devant l'enfant morte du chef de la synagogue, la très jeune fille de Jaïre. La fillette n'a pourtant que douze ans, et son décès plonge la ville dans l'affliction. Cependant, Jésus paraît impassible. A lire saint Marc (V, 21-43), on peut même penser que le Christ prend son temps : entre la supplication de Jaïre et l'instant où Jésus franchit le seuil de la maison mortuaire, de longues minutes se sont écoulées (en chemin, le Christ a guéri la femme hémorroïsse).

Jésus ressuscite la petite fille. Et loin de faire remarquer que ce miracle est à mettre au compte de la gloire de Dieu, il recommande à tous ceux qui sont là de ne pas ébruiter le phénomène merveilleux.

Incontestablement, la résurrection de Lazare est d'un ordre différent.

Jésus sait qu'il va ressusciter Lazare. Il le sait depuis le début. Ce n'est donc pas sur un cadavre que le Christ pleure, puisque ce cadavre est provisoire.

Jésus pleure peut-être sur la souffrance endurée par Lazare au cours de sa maladie, sur l'angoisse probable de Lazare entrant en agonie, sur la tristesse de Marthe et de Marie. Il pleure peut-être sur les détails de la mort, sur cette petite phrase épouvantable de précision que prononce Marthe lorsque le Christ lui enjoint d'ôter la pierre qui ferme le tombeau

– Seigneur, il doit sentir déjà, il a quatre jours!

C'est sur la condition mortelle – biologiquement mortelle – que pleure Jésus. Autrement dit, sur la condition humaine, dans toute sa grandeur et tout son drame. Cette condition humaine qui est à présent la sienne, et dont il ne se dénudera jamais plus : *Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps...*

Par la place qu'il accorde à la résurrection de Lazare, saint Jean a sans doute pressenti l'immensité de l'événement.

Il m'est arrivé de tout oublier des Évangiles. De laisser jaunir le petit livre parmi des romans policiers, des livres d'anticipation ; des ouvrages, en somme, qu'on ne relit jamais parce que ce qui fait leur suc s'évapore dès la première lecture. Pourtant, que mes heures soient claires ou sombres, la narration de la résurrection de Lazare ne m'a jamais quitté.

Mon père est mort un vendredi 4 juillet. Le samedi, j'allai à la clinique vérifier si les couronnes avaient effectivement été livrées. La mise en bière avait eu lieu dans l'après-midi, et le cercueil avait été placé dans une pièce spéciale de l'établissement. J'y entrai seul. C'était une petite salle en sous-sol, froide et nue, encombrée de fleurs.

Le cercueil me parut démesuré. Je l'approchai, et le touchai du bout des doigts.

Pour la première fois, je crois, j'eus conscience de la réalité de la mort. Jamais je n'ai été plus près du manque d'espérance un manque douloureux, presque physiologique.

Je tentai, comme le veut l'expression consacrée, de me tourner vers Dieu : *sursum corda* ! Mais tout, en moi, refusait de dépasser ce concret, ce tangible d'un cercueil.

Alors, lequel se faisait inaccessible à l'autre ? Dieu à Didier, ou bien Didier à Dieu ?

Lequel fuyait l'autre ?

Et puis, je me suis assis. Peu à peu, mon cœur a battu moins fort.

Il y avait une grande marguerite, et j'ai ôté ses pétales un à un.

– Tu y crois, toi ? dit mon âme – doucement.

Elle répéta :

– Tu crois vraiment qu’il est mort ?

– Je suis bien obligé de le croire.

Mon âme risqua un sourire :

– Moi, dit-elle, je suis semblable à la corde d’une harpe. On a rangé la harpe dans un grenier, sous les combles, mais on a oublié (comme les hommes sont négligents !) de fermer la lucarne dans le toit. Le vent pénètre. Et la corde...

– ... chante !

– Oui, dit mon âme, c’est ça, elle chante.

– Qu’est-ce que tu chantes, maintenant ? *Hic et nunc* ?

– Lazare, dit mon âme. Tu vois ?

Je vois. Enfin, il me semble. Lorsque meurt quelqu’un que nous aimons, nous cherchons à appuyer notre consolation sur les thèmes de la Résurrection. Mais la Résurrection est aussi haute que la mort est basse ; la première relève de l’aube, la seconde du crépuscule.

Seul Dieu sait faire jaillir la lumière dans la nuit ; nous autres, n’insistons pas.

Marthe, elle aussi, croit à la Résurrection. Elle le dit à Jésus. Mais sa foi, certainement sincère, ne l’empêche pas de sangloter.

La Résurrection ne supprime pas la question de la mort.

Cette mort odieuse, qui reste ce qu’elle est...

J’ai envie de rire – ou de crier – dans les églises, lorsque je vois le célébrant monter en chaire, lorsque je l’entends tonner l’événement du matin Pâques. Contradiction : la gloire de Pâques, la joie de Pâques, ne font pas en sorte que les enterrements soient plus gais.

On ne soulage pas un homme en lui certifiant que sa douleur va finir par s’effacer, que le temps qui passe va corrompre son chagrin, le réduire en poussière.

La mort.

Jésus a eu peur de la mort : *Et il eut une sueur comme de grosses gouttes de sang qui coulaient jusqu’à terre (Luc, XXII, 44).*

Et il commence à éprouver de l’effroi et de l’angoisse, et il leur dit : « J’ai l’âme triste à en mourir.. » (Marc, XIV, 33-34).

Et il commença à éprouver de la tristesse et de l’angoisse (Matthieu, XXVI, 37).

A quelques heures de Pâques, Jésus sue le sang d’angoisse : entre Pâques et le jardin des Oliviers, il y a la mort.

A quelques secondes de la résurrection de Lazare, Jésus pleure : entre maintenant et tout à l’heure, il y a l’odeur horrible du cadavre, l’odeur qui va jaillir lorsqu’on enlèvera la pierre qui scelle la grotte.

La Résurrection est la réponse de Dieu à la mort des hommes.

Les larmes du Christ sont la réponse de Jésus à la mort des hommes.

Ceux que nous aimons sont tous Lazare. Et nous-mêmes, nous sommes tous Lazare. La mort doit être bien hideuse, pour avoir fait pleurer Dieu.

Nous avons le droit de la haïr, je crois. Où qu’elle se dissimule et sous quelque forme qu’elle se présente. Il ne saurait y avoir aucune exception.

Mort, je ne demande pas où est ta victoire. Je le sais tu as fait pleurer mon Amour... et des milliards de gens ont pleuré, pleurent en ce moment, pleureront demain à cause de toi.

Mort, tu n’es pas dérisoire. On n’est pas dérisoire, quand on bouleverse Dieu à ce point-là. Forcément pas. Prétendre que tu n’es rien qu’un rond dans l’eau, c’est avouer implicitement ne pas t’avoir renflée de près.

Mort, tu perds à la fin de la partie ; mais au commencement, tu gagnes.

Mort, déguisée en deuil, tu as pris toutes les couleurs de l’arc-en-ciel : jaune chez les Égyptiens, blanc, bleu ou gris en Chine, gris en Éthiopie. Tu es universelle.

Mort, tu as bien failli avoir ma peau. Rappelle-toi, ce n'est pas si lointain, et tu as la mémoire longue. Mort, ce soir-là, après t'avoir échappé, je me suis régalé de vie, de coquillages, du fracas des vagues, de vin blanc, d'un bain brûlant, de la jouissance d'étendre mes jambes entre deux draps frais, rêches juste autant qu'il fallait.

Mort, Dieu ne t'excuse pas.

Mort, tu as toujours tort.

Mort, je suis navré de te dire ça : mais je ne t'aime pas.

La mort est *encore* la condition humaine. Comme la feuille pourrissante en automne, prête à se détacher, est *encore* l'arbre.

La mort est le fin fond de la condition humaine.

Ensuite...

En saint Marc, chapitre XVI, verset 6 *N'ayez pas peur. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ? Il est ressuscité...*

Je me rappelle une ancienne image, d'un ancien livre : au premier plan, à droite, se voit l'arrondi d'une sorte de caverne. Pierre blanche, poreuse, vraisemblablement calcaire. C'est une caverne au milieu des herbes. La terre ondule, où glissent des brumes fragiles et basses, jusqu'aux silhouettes lointaines des demeures échancrées de Jérusalem. Sûrement, ça sent le crottin, le fruit mûr, la farine pulvérisée entre deux meules, deux meules rudes, parcourues de sillons où s'incrument des éclats de paille bien blonde ; la farine dont on estime la finesse du bout des doigts – et s'il fait du vent, on en jette un peu dans le courant du vent, et l'on rit de la voir voler, s'étirer entre ciel et sol comme une écharpe de poussière.

A gauche, une ligne d'arbres. L'artiste a voulu se plier à la loi de la perspective des traits et de la lumière, mais il connaît mal le jeu des ombres, il improvise : les figuiers ruissellent d'or fondu, les oliviers s'enrobent de feuilles pointues, qui les débordent finalement, se nouent les unes aux autres dans une grande débauche de hachures et de pointillés.

Au fond, une ânesse et son ânon. L'ânesse lève un museau perlé vers les dernières étoiles, à la verticale au-dessus d'elle et de son petit.

Revenons au-devant du dessin. Il y a là des linges en désordre ; certains sont tâchés de sang. Linges désormais inutiles, linges en trop, ils n'ont plus aucun rôle à jouer dans le tableau : les bêtes du désert les emporteront dans leurs tanières, elles feront d'eux des nids pour leurs petits.

Au centre exactement de l'image, c'est-à-dire entre Jérusalem et la caverne, un homme est debout.

Homme debout, homme de dos.

Le soleil naissant lui réchauffe les épaules, sous le manteau de laine. Sans doute, s'il nous était donné de le voir de face, serait-il un homme ébloui.

J'imagine que ses lèvres s'entrouvrent, tant pour aspirer l'air encore frais, et chargé des odeurs que j'ai dites, que pour prononcer ce *ah !* qui est le *ah !* des enfants qui s'éveillent et s'émerveillent.

Il écarte les bras, l'homme.

Non plus en forme de croix, mais en forme d'embrassement.

Il va faire un pas, puis deux. Avancer, tout étonné peut-être de cette obéissance neuve de ses jambes, de ses chevilles. Il lui arrivera, dans les premiers instants, de chanceler.

Comme le poète, voici qu'il lui faut tout réapprendre.

Mais voici que nous devons tous tout réapprendre. Pensez ! Même Marie-Madeleine s'y est trompée : cet homme, elle croyait qu'il était le jardinier...

Il est environ six heures du matin, en avril.

Que s'est-il passé entre le crépuscule du vendredi, alors que s'allumaient les premières lumières du sabbat, et l'aube encore un peu pâle de ce dimanche matin ? Que s'est-il passé dans l'obscurité de ce sépulcre tout neuf (Joseph d'Arimateie venait, nous dit Matthieu, de se le faire tailler pour lui) ?

Certains affirment que des spécialistes, des profanateurs de tombeaux à la solde d'un ou de plusieurs partisans du Christ, parvinrent à s'approcher du sépulcre, se débarrassèrent des gardes, roulèrent la pierre et s'emparèrent du cadavre sanglant pour le porter ailleurs ; pour accréditer la thèse d'une résurrection, ils

prirent soin de dérouler les bandelettes et le suaire, et les abandonnèrent en évidence.

Théorie d'autant plus séduisante qu'elle est romanesque. Elle a pourtant deux inconvénients : elle ne tient aucun compte des rencontres ultérieures de Jésus ressuscité avec ses disciples. On peut évidemment penser que ce Jésus d'après la Résurrection est un imposteur, un sosie : mais comment fait-il pour passer à travers des murs épais, pour présenter à Thomas l'incrédule un corps martyrisé où les plaies sont visibles et tangibles ? Comment s'y prend-il, enfin, pour *être enlevé au ciel* ?

On ne peut tricher avec les quatre Évangiles : sous quel prétexte accepterions-nous ceci et retrancherions-nous cela ?

Le second inconvénient de l'hypothèse d'un enlèvement du corps est qu'elle ne tient pas compte non plus des miracles antérieurs en général, ni des résurrections de la fille de Jaïre, du fils de la veuve de Naïm, de Lazare – en particulier !

Mais, je ne veux rien prouver.

D'abord parce que je ne le peux pas : paradoxalement, seul un incroyant pourrait éventuellement prouver la vérité de Dieu. Le croyant, lui, est trop occupé à aimer : il ne guette pas des démonstrations, mais des caresses.

C'est vrai qu'il me suffit d'aimer.

Alors, cette Résurrection, j'y crois. Non : j'en suis sûr.

La mort est morte. Elle est morte dans ce jardin, lieu de terre, d'arbres et d'un peu d'eau, tout proche de la place du crucifiement.

Et si j'y crois, c'est d'abord parce qu'elle est infiniment discrète. Cette discrétion me touche. J'aime ce silence, cette grave solitude, ces lueurs encore imprécises ; cette beauté si calme qui va au rythme lent du soleil montant, qui nimbe la scène cependant formidable comme si elle tenait à en adoucir l'insoutenable éclat.

C'est bien de Toi, cela, mon Amour ! Ta Résurrection ressemble à ta Nativité : c'est à croire que Dieu s'acharne à minimiser les instants qui nous dépassent et qui, par leur dépassement, engagent notre destin.

A force de frôler nos âmes, mon Amour, sans doute sais-Tu qu'elles ont des yeux bleus – ces yeux plus fragiles que les autres. Et, que je sache, il n'existe pas encore de lunettes à verres fumés pour nos âmes.

Marie-Madeleine a cru que Tu étais le jardinier...

En cette heure au-dessus de toutes les heures, où notre condition humaine explose et devient *une condition inhumaine*, la naïve Marie-Madeleine croit qu'elle a affaire au jardinier.

En bas et à droite du tableau de Pâques, je discerne une signature toute timide : Jésus-la-Pudeur.

N'est-ce pas la signature qui authentifie toute la toile ?

UNE JEUNE FILLE

Son père, c'était Joachim. Sa mère s'appelait Anne. Quant à elle, la petite, on la baptisa Miriam. Et Miriam, chez nous, cela se dit Marie.

Tout porte à croire qu'elle mourut dans la ville d'Éphèse, où elle avait suivi l'apôtre Jean. C'était aux environs de l'année 70, pendant la guerre judéo-romaine. Les rivages d'Éphèse étaient baignés par la mer Égée, toute bleue. Ils le sont encore, d'une certaine façon.

Entre le jour de sa naissance et celui de sa mort, Marie épousa Joseph qui s'était établi charpentier à Nazareth. Elle donna naissance à un garçon, lequel quitta le foyer familial à l'âge de trente ans. Il fut crucifié sur les hauteurs de Jérusalem, un vendredi.

C'est tout.

Enfin, c'est à peu près tout. Parce que moi, j'ai encore des choses à dire.

Sainte-Croix de Neuilly, mon collègue, c'était aussi Notre Dame de la Sainte Croix. C'était elle, Marie-Miriam.

Elle régnait sur notre troupeau de petits hommes, mais avec discrétion : une statue blanche par-ci, une statue bleue par-là. On célébrait son culte dignement, mais avec (déjà !) comme une certaine retenue. D'ailleurs, sa fête tombant le 15 août, donc hors du temps scolaire, les grandes solennités mariales furent presque toujours exclues de ma vie de collégien.

Je dis « presque » car l'un de nos préfets, l'abbé A..., éprouvait pour la Vierge une dilection particulière. Il réussit à faire entrer dans notre salle de classe, pour quelques jours, la statue de Fatima : à l'époque, celle-ci voyageait de congrégation en congrégation et il fallait prendre rang longtemps à l'avance pour avoir le privilège de l'accueillir.

Ce même prêtre recruta parmi nous quelques membres de l'Armée Bleue : il s'agissait d'une sorte d'association de prière, dont les ramifications s'étendaient sur le monde entier ; les « volontaires » s'engageaient, au cours d'une brève cérémonie, à réciter chaque jour une dizaine de chapelets pour la conversion de la Russie, et à porter un signe distinctif de couleur bleue.

J'ai prié devant la statue venue de Fatima, et je me suis inscrit dans l'Armée Bleue : davantage pour plaire à un préfet que j'admirais (nous l'admirions tous !) que par conviction profonde.

Mes chapelets n'ont pas converti la Russie, et je doute fort qu'ils y réussissent jamais : j'ai quitté le temps des demandes, pour entrer dans celui des réponses ; j'ai délaissé l'ère des miracles au profit de celle de l'amour – lequel n'a point besoin de gages, ni de preuves.

Vraiment, peu m'importe le monde, et les hommes qui foulent les déserts du monde, et ses plages, et ses neiges, et ses avenues.

Peu m'importe la Russie, exterminatrice ou non de l'idée de Dieu : *je crois en la Stupéfaction finale.*

... quand Tu reviendras parmi les nuées, mon Amour...

L'Église sainte, catholique, apostolique et romaine, éternelle et indivisible, a lentement – mais ô combien efficacement ! – rejeté Marie à l'arrière-plan : cette jeune fille prenait décidément trop d'importance.

Le *merchandising system*, qui est une forme profane d'une sorte d'église déviée, récupérée subrepticement par les données de notre nouvelle civilisation, a parfaitement comblé les vides : je ne suis pas original en parlant de Lourdes comme d'un champ de foire. L'eau de Lourdes va bien, merci pour elle. Au point que je m'étonne qu'elle ne soit pas cotée en Bourse, à l'instar de ses sœurs minérales, gazeuses et naturelles.

Mais, trêve de grincements et de rechignements.

Trêve aussi d'accusations.

Je ne suis pas venu dans ce livre pour décocher des flèches, mais pour en recevoir.

Recevoir une flèche, une seule : une flèche d'amour, comme ça, en plein cœur.

La Sainte Vierge n'a pas besoin de moi, c'est moi qui ai besoin d'elle.

Un jour, jour de pluie, j'ai quitté l'étude :

– Besoin pressant, s'il vous plaît, monsieur le surveillant...

– Très bien, Decoin, mais dépêchez-vous : dans quarante minutes, moi, je ramasse les copies.

Il n'a jamais ramassé la mienne. J'ai eu un zéro, le premier zéro de ma vie. Zéro, comme je t'ai aimé !

Quatre étages de marches de bois gris livide à dévaler. Espérer ne rencontrer personne. Croiser seulement une des religieuses préposées à l'entretien des linges sacrés, au tri des hosties. La saluer. Avoir le cœur qui bat, comme pour un rendez-vous d'amour.

Pénétrer dans le grand hall qui ressemble à une toute petite gare Saint-Lazare, avec sa verrière et ses cornières de fer boulonnées. Faire sonner son pas sur les larges dalles, le faire sonner avec gravité, solennité, comme les bedeaux frappent le sol de leurs belles cannes aux pommeaux sculptés.

Tourner doucement la poignée de la porte de la chapelle.

Entrer, voir flotter un peu de poussière dans les halos multicolores qui prolongent les vitraux. Vérifier

que M. M... ne graisse pas son orgue, ni qu'aucun prêtre n'est là.

Remonter l'allée, entre les bancs déserts, jusqu'au premier rang.

S'agenouiller, fixer le tabernacle droit dans les yeux invisibles qu'il a.

Entendre, loin, la rumeur de la ville, des cours, des salles de classe, du réfectoire. Et le sifflet à roulettes du professeur de gymnastique. Et, entre deux bouffées de soleil, les giboulées sur les ardoises du toit.

Être seul, en rupture d'existence normale et quotidienne.

Être seul avec vous, Marie, dans la résonance étrange de la chapelle vide – et vous dire alors :

– Ne réfléchissez pas trop à ce que je vau, n'essayez pas d'être juste. Mais prenez-moi maintenant, et ne me lâchez plus jamais. Je ne suis pas assez courageux pour me consacrer à vous, aussi est-ce vous que je consacre à moi. Soyez-moi fidèle quand je vous serai infidèle.

Je cite de mémoire. Peut-être ai-je employé d'autres mots. A treize ans, sans doute n'avais-je pas le sens de l'ellipse. Qu'importe ! La Dame s'y entend à démêler le fatras des hommes, elle qui eut pour Fils à la fois un enfant et un homme, un vivant et un mort.

Et j'ai quitté la chapelle, rassuré. Rassuré, je le suis encore aujourd'hui. Pourtant, lorsque ma foi (du moins, ce qu'il faut bien appeler ainsi !) s'est affirmée, j'ai délaissé quelque peu la jeune fille Marie.

Mais la Dame rejaillit en moi, parfois, comme un orage en été. Les blés se couchent, au creux desquels palpitent plus violemment les alouettes, l'horizon est blanc l'espace et le temps d'un éclair, la terre tremble un long frisson en cet instant où les nuées, délicatement, la baisent. Il y a comme un sursaut, peut-être comme un élan des remblais et des failles, des arbres, de la rivière, des villages.

Tout se délie, puis s'affaisse. On croirait le monde à genoux, et les mains du monde levées vers un ciel qui les baigne.

Et l'on voit, au hasard des prairies, des bœufs presque en prière, tellement immobiles, et jusqu'aux lézards que les lueurs provisoires et surnaturelles crucifient contre les murs.

Ainsi, Marie traverse-t-elle les heures les plus chaudes et les plus denses de ma vie. Cette jeune fille est tous mes orages.

On n'aborde pas Marie dans le calme, ni la sérénité. La relation est trop étroite, entre elle et les hommes. Il existe, à ce sujet, une prière effrayante. Une prière que j'hésite à murmurer, tant elle nous engage, la Dame et nous.

Écoutez !

Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a JAMAIS ENTENDU DIRE qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance ou réclamé vos suffrages, ait été abandonné...

La terrible et merveilleuse puissance du *Souvenez-vous* est tout entière contenue dans ce qu'il faut bien appeler un chantage. Les premières paroles de la prière interpellent la Vierge et, littéralement, la mettent au pied du mur. Voici que la terre somme le ciel d'obéir !

Celui qui prononce les mots de la prière semble dire : *Vais-je être le premier à porter témoignage contre vous ? Vais-je devenir un personnage d'exception – le premier de vos enfants, Marie, auquel vous avez refusé d'accorder ce qu'il vous demande ?*

D'autant que la prière recouvre tous les besoins protection, assistance, suffrages.

Et moi, je suis convaincu que celui qui aurait l'immense audace de réciter cette prière en croyant sans l'ombre d'un doute au poids et à la signification de chaque mot, celui-là rendrait possible l'impossible.

Le *Souvenez-vous* est la voie royale par laquelle il nous est offert d'entrer dans l'absolu. Encore faut-il oser ! Pour moi, je n'ai jamais dit cette prière sans trembler. Car je me demande alors qui peut-elle être, cette femme au-dessus de toutes les femmes, qui accepte de se laisser enchaîner par de tels mots ?

Une jeune fille, ai-je dit.

Une demoiselle, dira Bernadette Soubirous. Une demoiselle, diront encore Lucia, Jacinta et Francisco, les petits voyants de Fatima.

Une demoiselle, une éternelle jeune fille de quinze ou seize ans sous le regard ébloui des enfants qui l'aperçoivent...

Ce visage ne peut être un hasard. Je suis obligé de penser que Marie se montre à travers un *paraître de prédilection*. Elle s'habille en jeune fille, pour venir danser au bal de la terre. Ce choix, nécessairement, est délibéré. Et d'ailleurs, comme elle prend grand soin de sa toilette ! Les couleurs prédominantes des

apparitions sont le blanc, le bleu, le rose et l'or : palette de lumière et de jeunesse.

Historiquement, Marie est morte à un âge avancé. De plus, sur la Croix, Jésus la présente à Jean comme sa mère. Voilà qui, par deux fois, vient contredire l'image de la jeune fille. Si Marie, malgré tout, reprend inlassablement son apparence de demoiselle, c'est sans doute que cette incarnation privilégiée a sa raison d'être.

Je m'étonne de ce que l'Église se soit davantage attachée aux messages de Marie qu'à son visage. Il me semble que les phrases sont indissociables des lèvres qui les murmurent, ou les chantent.

O ma petite adolescente chérie, il y a là quelque chose de considérable que tu veux nous dire et nous ne comprenons pas !

Tu apparais dans le bruissement des vallons. Nous te regardons, fragile, diaphane. Tes pieds sont nus. Des fois, il y a des roses posées dessus. On te devine presque le cœur, tellement tu as la peau claire. Tu parles bas. Comme si tu craignais de déranger. Comme si nous t'intimidions.

Tu souris : plutôt le sourire d'une petite fiancée aux yeux baissés, que celui de la Mère des hommes.

Écoute, chérie, et dis-moi. Dis-moi, qu'est-ce que c'est que ce jeune, et transparent, et tellement bouleversant visage que tu as choisi ?

Dis-moi, que sont ces robes simples et splendides que tu portes, et qui les a cousues ?

La Salette, commune de l'Isère, dans un cirque rocheux. Grenoble est au bout d'une route en virages, à soixante-huit kilomètres de là. Je suis monté à La Salette un soir de fin d'été. Il y avait déjà une brume légère et pâle sur les herbages. Là, le 19 septembre 1846, Mélanie (quinze ans) et Maxime (onze ans) virent *une belle dame*. Belle parce que d'une lumineuse jeunesse. Dame parce que nimbée d'une majesté déconcertante.

Dans l'église de Notre-Dame de La Salette, j'ai participé au sacrifice de la messe et j'ai communié. Ensuite, je suis allé marcher dans la rocaille. Je me suis assis sur une pierre.

Et je t'ai dit, chérie :

– Mais ce n'était pas un paysage pour toi ! La terre est sèche, le vent souffle de partout à la fois. Je suis certain que tu as écorché ta douceur à cette grande sévérité de la montagne ; certain qu'il en subsiste quelques écharpes qui flottent, encore attachées aux épines, aux arêtes vives.

Marie, peut-être un peu comme un géant papillon de clair velours, qui se déchiquète doucement, sans une plainte, aux aspérités des hommes.

Et si ?...

Oui, et si c'était cela, sa gloire ?

Cela : après avoir été *mater dolorosa* que le chagrin casse, que le chagrin brise à hauteur de l'échine, après avoir probablement hurlé – hurlé silencieusement – devant le cadavre tout plein de sang, de sueur, de vinaigre et d'eau, devant ce cadavre disloqué dont la tête pend et penche, et tend vers la terre...

Après ces heures désastreuses qui comptèrent comme des millénaires...

Après...

... devenir l'étincelante adolescente qui se pose sur les pentes de nos montagnes.

Bonjour, messieurs les hommes : votre maman, c'est cette petite jeune fille qu'un souffle d'air suffit à faire fuir.

Regardez : elle penche un peu la tête sur le côté.

Voyez encore : elle a des lèvres roses, n'est-ce pas, et quand elle les écarte, voici les dents, dents de perle ou dents de lait.

Stupéfaction : c'est cette enfant-femme qui règne. C'est elle qui, le 13 septembre 1917, devant trente mille personnes, fait apparaître dans le ciel bleu, et calme, et imperturbable, un globe de lumière qui avance d'est en ouest – et puis, il tombe une violente pluie de pétales blancs...

C'est elle qui, le 13 octobre de la même année, encore à la Cova-de-Iria, à treize heures et trente minutes, devant cette fois-ci soixante mille témoins, c'est elle qui fait danser le soleil !

Cette disproportion, cette vertigineuse disproportion entre une jeune fille et le mouvement des astres, entre la vulnérabilité la plus grande et la puissance la plus haute, c'est Marie.

Je vous le disais bien, qu'il est impossible d'approcher d'elle dans la sérénité.

Priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort. Surtout à l'heure de ma mort. Et soyez là, ma ravissante. Promettez que vous viendrez. Promettez que vous attendrez, gentiment, près de mon corps. Et puis, quand ce sera tout à fait l'instant, prenez-moi la main. Et posez vos lèvres sur mon âme.

Et vous autres, autour du lit (si c'est un lit), ne pleurez pas quand je crierai : songez qu'il est normal pour un homme de hurler, à l'heure de son plus grand émerveillement.

Ma chérie, la jeune fille que vous avez choisi d'être fera du moribond que je serai un enfant et un amant.

EGLISE

Église – sonorité pointue.

Sonorité entre *aiguise* et *aiguille*. Sonorité qui donne à entendre la flèche, le clocher. Et il y a aussi ce E, ce grand E contre lequel le mot tout entier s'appuie, ce E comme un arc-boutant ou un fronton.

Lire et écouter dire le mot église, c'est percevoir déjà la cathédrale et la chapelle.

Église – sonorité qui tinte, appelle ; cloches et clochettes, et clair chant du ciseau du tailleur de pierre ouvrageant le granit.

J'aime les églises. S'il fait perpétuellement Dieu quelque part, s'il fait Dieu quelque part sans éclipses, c'est bien là.

J'aime les églises d'un amour à la mesure de leur démesure car, toujours, elles sont trop petites ou trop vastes. On s'y cogne ou l'on s'y perd.

Je les aime, et leur *decorum* ne fait rien à la chose : naïves ou prétentieuses, ironiques ou graves, saint-sulpiciennes ou dépouillées, je m'y sens merveilleusement à l'aise. Parfois, je me rêve une vie de sacristain : c'est l'hiver, il gèle à « chœur fendre » ; demain, vers les huit heures, M. le Curé dira la messe pour quelques oiseaux égarés ; j'enfilerai des mitaines grises, pour l'aider à tourner les pages lourdes, lourdes de dorures et de mots comme gravés dans les pages infiniment lourdes du missel ; la messe achevée, nous serrerons dans une boîte à biscuits les hosties inemployées : blanches au commencement, mais voici qu'elles se marbrent déjà de brunes coulées d'humidité ; ensuite, je monterai sur l'échelle qui vacille, qui ne trouve jamais son équilibre sur les dalles disjointes, et j'accrocherai derrière l'autel le sévère drap sombre des funérailles ; plus tard je disposerai des fleurs et des feuillages dans des vases dépareillés et je traînerai depuis la sacristie jusqu'au chœur les deux prie-Dieu de velours cramoisi qui servent aux époux.

Il y aura l'heure du silence, et l'heure des larmes, et l'heure des mains qui se cherchent, se découvrent, s'étreignent. Par-dessus toutes ces heures, sonnera l'heure de Dieu.

Mais, bien entendu, je ne serai jamais sacristain.

Ni curé des villes, ni curé des champs. Je vais continuer, jusqu'au bout de ma vie, d'écrire des livres. Jusqu'à la rencontre de nos deux lassitudes – la vôtre, la mienne. Alors, je m'en irai. Un écrivain qui disparaît, ça fait deux lignes dans les journaux, trois mots à la radio entre les résultats du tiercé et le bulletin météorologique. Et c'est normal, car un écrivain n'est jamais que l'ami de quelques-uns : ami des antipodes, dont on reçoit, une fois tous les deux-trois ans, une longue lettre impersonnelle de deux cents pages. On ne peut tout de même pas encombrer les colonnes de l'information avec la mort d'un ami lointain : l'actualité ne serait plus qu'un interminable bulletin nécrologique – ce qu'elle est, d'ailleurs, mais *autrement*.

J'aurai ce regret lancinant, en m'en allant : n'avoir été qu'un étranger dans les églises, un voyageur.

Parfois, je songe à l'Esméralda de *Notre-Dame de Paris* : saisie par le bossu Quasimodo, elle est entraînée sous les combles de la cathédrale. Asile. Asile qui devrait être finalement définitif, puisque les archers veillent sur le parvis, et guettent la sortie de la pauvre fille.

J'envie Esméralda, d'avoir habité une cathédrale. Je vois une carte de visite, ainsi composée :

Mademoiselle Esméralda
Jeune condamnée à mort
Cathédrale Notre-Dame *Sur R.-V. seulement*
Tout là-haut, près des cloches – Sf dimanches et fêtes

Habiter une église, c'est avoir Dieu pour co-locataire. Partager avec Lui le roulement de la grêle sur les tuiles, les éclaboussures des pigeons qui se baignent dans les gouttières, et le vacarme aigu des chats de la nuit chevauchant des gargouilles.

Habiter une église, c'est vivre le silencieux quotidien de Jésus-Hostie.

Oh, je sais bien, mon Amour, que la petite lampe qui signale Ta présence est rouge. Comme au fronton des bordels, exactement. Mais les hommes n'ont pas le sens des nuances : sitôt qu'il s'agit d'aimer, ils confondent tout. C'est peut-être la preuve de leur spontanéité : quand on aime, disent les hommes, on ne fait pas le détail. On ne réfléchit pas. On met du rouge parce que c'est joli, parce que ça se voit de loin.

Et il y a Marie-Madeleine, quelque part dans Ton histoire.

C'est vrai que je les aime, Tes maisons ! Il m'arrive souvent d'y entrer, comme ça, pour Te dire bonjour. Ou pour ne rien Te dire du tout. Pour savoir que Tu es là, noyé dans ta grande patience.

Ils sont drôles, les gens. Quand je leur parle de ce livre que je suis en train d'écrire, ils hochent la tête. Puis :

– Finalement, vous êtes un mystique.

Brusquement, je dis deux ou trois mots concernant Tes maisons. Les gens hochent de nouveau la tête :

– Non, vous n'êtes pas un mystique : c'est une midinette, que vous êtes.

Mystique ou midinette ? Suis-je vraiment obligé de choisir ? Ne puis-je aimer de plusieurs manières à la fois ?

Aller, tranquille, à travers le mystère et la transcendance et allumer un cierge devant la statue de Toi ?

Évidemment, il y a un abîme entre le Créateur de l'univers et l'Être humble au point de demeurer prisonnier d'un fragment de pain dans le tabernacle froid d'une chapelle peuplée d'araignées.

Dieu est dans le vertige de cet abîme.

C'est parce qu'Il est le trait d'union entre l'infiniment petit et l'infiniment grand qu'Il est, simplement, l'Infini.

C'est à cause de l'univers qu'Il peut inclure en Lui l'impossible cohabitation de la souffrance et de la joie, le vendredi saint et le dimanche de Pâques.

C'est à cause de la chapelle-aux-araignées qu'Il peut comprendre les élans blessés de l'homme, les failles de l'amour.

Quand J'aime, dit Dieu (et alors, Il se met à parler comme les hommes), Je ne fais pas le détail. Je suis à Chartres, où mon enfant Péguy M'a deviné parmi la danse des couleurs tombées d'une rosace. Mais Je suis aussi, en même temps et avec un égal bonheur, dans la poussière d'une chapelle où ne rampent plus que des mousses et des limaces.

Dans une église, j'éprouve tout sauf du respect. Puisque je suis chez Lui, je suis chez moi. Dans une église, j'ai envie de rire.

Lorsque je suis entré à Sainte-Croix, en classe de sixième, tout a commencé par une messe dans la chapelle du Moyen-Collège. Lorsque le prêtre a élevé légèrement la grande hostie en prononçant la formule sacrée *Hic est enim corpus meum*, j'ai, réellement, éclaté de rire. Ce fut, on s'en doute, un joli scandale. Je dus entendre un long sermon du préfet de division, par lequel il m'informait que toute mon éducation religieuse était à refaire – sinon à faire !

Monsieur l'Abbé, j'étais alors un trop petit garçon pour me défendre. Permettez-moi de vous répondre enfin aujourd'hui.

Monsieur l'Abbé, si j'ai ri au moment de la Consécration, c'est parce que j'étais joyeux.

Il y a, dans les églises, beaucoup de gens tristes. Beaucoup trop. Car les églises sont gaies, elles sont une fête. Même dans le silence de l'après-midi, hors le temps des cérémonies. Alors, vous verrez des ombres courbées frôler les murailles, tandis que vous devriez au contraire – au contraire absolu ! – entrevoir des soleils en ribambelle qui dansent, et qui dansent, et qui dansent encore.

Dans une église, je me sens lutin. C'est ma forêt de Brocéliande à moi, ma clairière pour Mélusine : arbres de pierre, étoiles de cire, vent qui sent l'encaustique.

Ce n'est pas le palais d'un Roi, c'est la chaumière d'un Amour.

Il n'y a qu'au temps joli de Noël, que l'on fait entrer des animaux doux et de la paille dorée dans les églises.

Dans ces églises où il fait Dieu, vous avez mis des nuées d'orage. Vous faites pleuvoir à verse devant l'éclatante lumière de Dieu. Oh ! Comment peut-on croire en un Dieu neurasthénique ?

Mais je voudrais glisser maintenant du formel vers le fonctionnel. Une église, c'est le lieu privilégié d'une messe ; de la même façon qu'une messe, c'est le moment privilégié d'une église.

Encore, évidemment, qu'il puisse y avoir des messes sans église. Au contraire, admettre une église où la messe ne serait plus célébrée, c'est concevoir une demeure privée de naissances, d'étreintes et de morts.

Une église sans messe, c'est sacraliser l'absurde.

Cependant, de telles églises existent.

Cependant, plus nombreux chaque jour sont les croyants sincères qui renoncent à la messe.

La messe, pour moi...

Et d'abord, à la messe, le sang coule.

Ce sang, je crois que tu n'y crois pas.

Ce sang des cyclomotoristes aux membres épinglés aux calandres des camions, ce sang des assassinés, des suppliciés, des transfusés, ce sang qui gicle sur la lucarne du téléviseur, ce sang des autres (et parfois, c'est le vôtre) que vous portez aux nues, ce sang qui tantôt excuse et qui tantôt accuse, ce sang dans nos films et dans nos livres, ce sang qui rougit tout un siècle,

ce sang coule à la messe.

Lorsque sont prononcés les mots de la consécration, ce n'est plus du vin blanc qui luit doucement au fond du calice : c'est du sang rouge.

Autour du sang dans le calice, tout est calme et paisible : les gestes du prêtre sont lents, déliés, solennels ; aucun vent n'agite les tentures ; une cloche tinte ; loin, un tracteur, un chien, un enfant qui pleure ; la nef est immobile ; la flamme des cierges à gaz butane monte, imperturbable, au-dessus des linges ; nous sommes là, qui retenons une toux, un éternement, la tête basse.

Respectueux...

Respectueux, aveugles et cons...

Le calice est plein de sang. Si quelqu'un entrerait chez vous portant ainsi un verre avec du sang dedans, vous hurleriez. Mais là, vous vous taisez.

Ce sang, je crois que tu n'y crois pas.

Il est tellement plus facile de se réfugier dans la symbolique ! Je me rappelle ce prêtre, dans une église splendide, en plein Paris, nous révélant (!) avec une sorte de pitié condescendante que le croyant, tout de même, n'est pas un théophage ! Que le pain reste du pain, que le vin reste du vin – et qu'il convient enfin, au nom de notre maturité spirituelle, de *transposer Dieu*...

Alors, sur tous ces visages levés vers vous, pauvre prêtre d'une désespérance si profonde qu'elle m'effraye, sur tous ces visages j'ai vu glisser un sourire.

Un sourire d'enfants rassurés, un sourire de sérénité.

Miracle inversé : l'impossible devenait possible.

L'infini se faisait fini.

Transposer Dieu, c'est déjà s'apprêter à Le mettre en équation. Et puisqu'il faut une croix à chaque siècle, notre croix sera la logique.

Le drame d'Adam et de Lucifer fut de croire en l'immensité de Dieu au point de vouloir la posséder : c'est sans doute le seul péché que nous ne commettrons jamais.

Ce monde, peut-être, n'est plus capable de Dieu.

... mais il faut bien reconnaître, Tu sais, que Tu n'es pas très raisonnable, mon malheureux Amour,

avec tes calices pleins de sang qui montent entre des mains d'hommes, avec Ton sacrifice que Tu as voulu si haut, si digne, qu'il ne nous éclabousse même pas – on met ses plus beaux habits pour aller, le dimanche matin, au pied de ton gibet. Il est vrai que l'Amour, ça ne tache pas ça lave...

Messe-concert, messe-folklore, messe-spectacle, ou encore messe-message : on ne se partage plus Ta tunique, on lui met des rubans autour. Des musiques et des mots. Des danses et des petits fours.

La messe, il paraît que c'est le Vendredi et le Dimanche qui recommencent, et puis le Jeudi, le Samedi – tous ces jours saints qui se télescopent en quelques quarante-cinq minutes.

Jésus, tout ça, comme ça fait peur !

Alors on triche. On dit : c'est pour de rire. Ou : c'est pour se souvenir.

Je monte – les routes, toujours, montent – vers l'église.

J'arrive, je viens. Mon automobile est froide, le moteur a des hoquets, je tire le starter : Toi, Tu n'es d'aucun temps, moi je dois vivre avec le mien.

Et puis, sur le parvis, pierraille ou terre-poussière, avec la ville ou le village *dûment reconnus* tout autour (un peu comme une dernière rambarde face à l'infini), on va les uns vers les autres.

C'est dimanche sur le monde et, dans la chanson, les cocottes dansent. On grille une cigarette, avant d'entrer. On dit que oui, c'est fichtrement emmerdouillant cette pluie qui mouille, surtout pour les récoltes, et on attrape des rhumes qui n'en finissent pas, qu'est-ce que vous prenez, vous, contre les rhumes ? Et c'est efficace ? Ah, forcément, oui, je comprends, ça dépend des gens.

C'est dimanche, c'est la messe comme tous les dimanches.

Et qu'est-ce que vous faites, vous, contre cet éblouissement qui écarte les lèvres de la messe-échancrure à la manière dont le sang de l'hémorragie écarte aussi les lèvres de la blessure ?

Qui a dit que si quelqu'un comprenait ce qu'est la messe, il en mourrait ?

Plus exactement, je suppose que ce quelqu'un se dissoudrait dans la messe, flocon de neige chutant sur la crête d'une vague.

La messe, pour moi, n'est pas un répit, une accalmie : mais une coulée d'acide qui me ronge douloureusement, cherchant à me mettre l'âme à nu. Elle y parvient parfois ; mais la vie quotidienne se charge vite d'opérer la cicatrisation, de reconstituer la carapace – jusqu'à dimanche prochain. J'écrivais plus haut que ce monde n'était peut-être plus capable de Dieu ; je crois fermement que l'homme n'a jamais été capable d'une messe, d'une seule messe.

Car le beau drame de la messe est de n'être pas une cérémonie commémorative : elle se conjugue au présent ; il n'y a pas reconstitution plus ou moins symbolique d'un événement, mais déferlement de cet événement dans notre présent. La messe abolit, d'un mot, la logique du temps et de l'espace. Et ainsi, d'une certaine façon, je comprends que certain rite ait voulu que l'instant crucial de la Consécration soit dissimulé aux regards de la foule : il faut ménager notre raison.

Que la messe puisse rendre fou, j'en suis convaincu. Il y a là un vertige insupportable pour qui, par imprudence, se laisserait saisir sans se retenir à la réalité.

Pour qui échangerait la réalité de l'église, des mouches qui volent, des enfants qui pleurent, des chaises qui grincet, des cierges qui fument, contre cette autre réalité : l'irruption totale du Christ, en Corps et en Sang, sur l'autel.

Puis – ô insondable ! Ô lumière si absolument lumineuse qu'elle aveugle et ressemble à la nuit ! – ce Corps et ce Sang nous sont donnés à consommer. Le plus grand amour est de s'identifier à l'autre : ici, l'identification se fait dévorante, au sens le plus strict.

Là encore, il est peut-être humainement salutaire que la barrière de nos sens enferme le prodige de la Communion dans les limites d'une compréhension étroite, infirme. Si nous accomplissons un acte réellement affolant, c'est bien celui-ci. Et il faut se féliciter de l'assouplissement de la liturgie en matière de Communion : recevoir l'hostie dans le creux de la main, la porter soi-même à ses lèvres, c'est sans doute diminuer le caractère divin du mince fragment de pain. Car quel croyant oserait toucher le Corps de son Dieu ? Le toucher, de cette main qui renferme, dans ses pores minuscules, les innombrables scories de nos vies, les débris des innombrables souillures de chaque heure ?

Mais la Communion s'est banalisée, peut-on dire. Dédrématisée, si l'on préfère.

Il me semble que rien ne correspond davantage au dessein de Jésus : Il a un si vaste, un tellement insatiable désir de Se donner !

Autrefois récompense, l'hostie devient peu à peu médicament. Ce qu'elle a perdu en solennité, elle le retrouve, au centuple, en vérité. Longtemps, j'ai ressenti un vague sentiment de panique à l'idée de communier. Pour absorber mon Amour, je voulais être irréprochablement propre. A Sainte-Croix, je ne communiais qu'après avoir confessé mes péchés. Et encore ! Je jugeais cette confession toujours trop éloignée de l'instant où je recevais Jésus.

Allons ! C'est bien d'un homme, cela !

Cela, c'est-à-dire nous persuader qu'il nous est possible d'être aussi purs que Lui.

Eh bien, non, nous ne sommes pas purs. Et après ? Désormais, le désir de communier me vient surtout après le péché. Immédiatement après. Plus je me sens et me sais sale, et plus je suis tenté d'aller vers l'hostie. Car plus on est bas, et plus on a besoin d'être relevé. Celui qui s'engluie dans sa déchéance – cette déchéance qui nous est systématique – risque de se perdre. Moi, les pieds, les genoux, le ventre, la poitrine, et même le menton dans la boue, je veux lever les yeux vers Toi.

Redouter d'être indigne d'une Communion, c'est faire péché d'orgueil : c'est dire que l'on croit pouvoir, dans d'autres circonstances, être digne.

C'est aussi, je le crois, douter de la tendresse du Christ. A la limite, il vaudrait mieux penser que Dieu n'existe pas que penser qu'Il nous mesure l'amour et la miséricorde.

Cette tendresse inlassable, cette tendresse non sélective du Christ envers *nous tous*, j'en lis l'évidence au cours des minutes, des secondes de chaque Communion. A-t-on jamais vu une hostie « sauter » hors la bouche d'un communiant ? Peut-être, en pénétrant chez nous, Jésus franchit-Il le seuil d'une demeure mal tenue et nauséabonde. Mais il suffit qu'Il entre tout de même pour que Sa clarté assèche aussitôt la pourriture : d'une flamme telle qu'elle désagrège le mal, d'un souffle tel qu'il rejette à l'extérieur, là où sont les ténèbres, nos lourdes puanteurs.

Ma façon de lutter contre le péché n'est pas de ne plus pécher, mais de substituer l'amour de Dieu au péché de Didier. Sa transparence à mes opacités.

Mes hideurs, aussi répugnantes soient-elles, cessent d'exister devant Son sourire. Dans l'oubliette aux parois gluantes, où stagnent des hommes blêmes comme des larves, s'infiltrer un ange : alors, comme au théâtre lorsqu'une toile différente descend des cintres et que les faisceaux des projecteurs soudain inondent la scène, voici que tout est transformé. A plus forte raison quand Dieu Lui-même, dans cet abaissement prodigieux qui est notre élévation prodigieuse, S'insinue en nous.

Si je crois au Salut ? Oh, oui !

Si mon approche de Dieu est facile ? Oh, oui !

Ce à quoi, bien entendu, l'on me répondra que je m'écarte peut-être, insidieusement, sans en avoir l'air, de l'Église... de ses commandements, de ses permissions, de ses directions.

Mais il y a Église et Église.

Il y a, c'est vrai, l'Église historique. Parfois sanglante, souvent répressive. Fondée sur des règlements, engendrant des interdits, ceux-ci impliquant des sanctions. Puisqu'il faut le dire : c'est l'Église selon la Sainte Inquisition, l'Église de la poix brûlante, des pontifes déguisés en catins. La trouble Église partagée entre les alcôves et les diverses raisons d'État.

Elle existe encore aujourd'hui, infiniment affable, intellectuelle, raisonneuse : Église glapissante, pitoyable, qui, par exemple, vote la peine de mort – ou, pour le moins, l'encourage ; cela s'est vu, cela s'est lu. Ou encore, Église de l'interprétation qui, au nom du Christ, s'engage dans tel ou tel affrontement politique.

Cette Église historique, d'hier et d'aujourd'hui, je ne la renie pas – même quand elle me blesse. Et peut-être, d'abord quand elle me blesse. J'aurais autant souffert d'être excommunié par un Borgia que par Jean XXIII. Car Dieu S'était abîmé, anéanti dans les mains de Borgia comme Il s'est abandonné entre celles de Jean XXIII. Toujours et encore cet amour de Dieu, qui dépasse la haine des hommes !

D'ailleurs, l'Église Noire et Rouge est annoncée (je suis tenté d'écrire : prévue) dans les Évangiles : en Judas qui trahit puis se donne la mort, en Pierre qui sort son glaive puis rejette sa fidélité. L'Église honnie, injuriée, humiliée, cette Église probablement coupable du crime des crimes – le crime d'infanticide – est certes une Église pénible. Mais, cette Église soixante-dix-sept fois pécheresse, j'ai ma place en elle. Moi

qui suis pécheur, soixante-dix-sept fois sept fois. Si je veux m'enorgueillir de la gloire de l'Église, est-ce que je ne dois pas, également et justement, supporter toutes ses chutes ?

Aussi, Église Sombre, sache que je t'accepte, que je t'assume, que je t'aime. De la même façon, vois-tu, que Dieu m'accepte, m'assume, m'aime.

Et puis, au-delà, voici qu'il y a l'autre Église. La même, d'ailleurs, mais dépassée, transcendée, transfigurée : cette Église-là, Corps mystique de mon Christ, Communion des Saints.

Cette Église palpable et éternelle, dont on me dit, mon Amour, qu'elle est Ta fiancée.

Fiancée presque monstrueuse tant elle revêt de visages giflés ou ruisselants de crachats, tant elle est prolongée de membres liés, tordus, arrachés, tant elle est creusée de poitrines ouvertes avec le cœur dedans comme un terrible reproche, tant elle est bleuie d'hématomes, hérissée de cris, troublée de craintes, étouffée de fumées immondes, engorgée de flétrissures.

Fiancée, cependant, d'une beauté merveilleuse, par le fait même qu'elle est Ta fiancée.

Fiancée – c'est un mot émouvant.

Un mot entre deux temps : le temps de la promesse, et celui de l'accomplissement.

Fiancée de mon Amour, petite fiancée martyre aux milliards de regards gonflés de milliards de larmes, je te trouve belle. C'est Lui qui te rend belle, par Son choix.

La Sombre Église et la Claire Église, à l'aube, se sont étrangement fondues l'une dans l'autre, posées l'une sur l'autre : une mantille de soie blanche sur des cheveux de jais. Et puis, Jésus est entré dans la maison très petite, très à l'écart des tumultes, très biscornue. Marie le suivait. Elle a dit, comme ça, tout bas :

– Moi aussi, quand j'ai accouché de mon Fils, j'étais un peu livide, un peu agitée, un peu humide de mille gouttes sans nom, un peu fiévreuse, un peu angoissée. Moi aussi, tout ça.

Jésus (qui entend tout) S'est retourné :

– Maman, il y a quelque chose que Je n'avais pas vraiment prévu : les hommes veulent toujours avoir raison contre mon amour.

Marie a désigné Église, qui se voilait le visage. Elle a dit :

– Regarde cette petite, comme elle tremble. Prends-la dans tes bras, mon Jésus. Quand on est femme, ô comme elle est consolante l'étreinte de l'homme... Alors, mon Jésus, quand on est Église, ô...

Et comme le Fils de Dieu allait vers la maigre, vers la mal vêtue, vers la luciole, Marie a ajouté pour les oiseaux qui se trouvaient là :

– Eh bien, c'est comme pour Joseph et moi. Les hommes lui disaient, à Joseph, qu'il devrait bien avoir honte de me marier, oui, vu que j'étais déjà toute grosse, vu aussi qu'on racontait des tas d'histoires. Avec Église, c'est l'histoire qui recommence. Les hommes n'aiment pas les mésalliances. Ils sont gentils mais un peu bêtes, les hommes : la plus vaste mésalliance, c'est eux. Eux et mon Fils. Mais cette mésalliance-là, ils la trouvent normale...

Les oiseaux ont hoché la tête. C'est grave, un oiseau, quand ça veut. Ils ont dit que les hommes trouvaient tout normal. Même de vivre.

LE DERNIER CHAPITRE

Celui-là que nous déchiffrerons ensemble, Toi le Dieu et moi l'homme. Ce sera, n'est-ce pas, comme dans un conte de Dickens : une douleur pèsera sur moi de ce même poids lourd et sourd de la neige sur les gouttières ; j'irai de ma chambre chaude vers quelque corridor à peine tiède, et de là jusqu'à la rue froide ; et les gens diront avec raison que je viens de mourir.

Nu sur un trottoir inconnu, je serai très seul encore. Et puis, Te détachant de l'ombre, Tu m'approcheras, les mains tendues à la manière de l'aveugle ; Tu me palperas, Tu reconnaîtras mes contours ; Tu me diras :

– Écoute, ne restons pas là, suis-Moi.

Nous nous mettrons en marche, moi blotti très étroitement contre Toi pour me réchauffer ; et, de temps à autre, nous ferons halte près d'une encoignure, et là Tu cueilleras un mort nouveau, un mort de plus que Tu élèveras jusqu'à Tes lèvres, comme le font les jeunes hommes des pommes qu'ils dérobent dans les vergers.

Et je dirai – et nous dirons, nous tous :

– Est-ce encore loin ?

Au fur et à mesure, la neige fond. Les façades ruissellent, la sueur de glace emporte tout avec elle : cette jolie peinture qui me déguisait, ce ciment qui m'attachait, ce goudron qui m'étouffait. Et ces fenêtres enfin, ces *croisées*, que je n'ouvrais pas de peur de l'ivresse qui descend du ciel et compense ainsi ces milliards de cris qui montent des égouts.

Ici ou là, ralentissant le pas, Tu façannes en miroir un peu de givre dans le creux de Ta main, où nous contemplons l'évolution de nos visages.

Dieu ! C'est ma foi vrai ! Une grande fleur de lumière germe et grandit dans mes orbites vides, le lait coule de mes chicots, la terre généreuse, sereine, radieuse comble les espaces effroyables entre mes côtes dont toute chair est absente.

Je suis beau.

Beaucoup plus loin et beaucoup plus tard, hors de la ville peut-être, près des frontières de Ton royaume, j'ose Te regarder. Tu me souris :

– Je te l'avais bien dit, je te l'avais bien promis. Mais il aura fallu que tu doutes. Que tu doutes jusqu'au bout !

Alors, écartant la grande mer bleue des trèfles, Tu étendras Tes deux mains trouées, saignantes, vers l'horizon :

– Nous sommes arrivés.

Il se peut que ce soit autrement. Et même, il y a de fortes probabilités pour que ce soit autrement.

Lazare, revenu d'entre les morts, n'a rien dit. Rien révélé. Ou bien, s'il a parlé, personne n'a pris la peine de consigner son récit – ni dans les livres ni dans les mémoires. Il se peut que les mots des vivants soient incapables de décrire ces paysages de l'Éternité. Il se peut que les Juifs aient trouvé la narration de Lazare par trop incroyable. Tout se peut.

Ce ne sont pas les Paradis ni les Enfers qui manquent. Chaque race et chaque époque a les siens. Chaque homme se prédit, à lui-même, son propre avenir *post mortem*.

Pour les uns, c'est le néant. Ce néant qui leur est insupportable, qu'ils remplissent avec ce qui leur tombe sous la main : la progéniture, la gloire, la trace. L'acte accompli, la symphonie composée, l'arbre planté. Ce serait bien le diable, s'écrie l'homme, s'il ne restait pas, s'il ne subsistait pas de moi un tout petit quelque chose...

Il doit y avoir cet immense doute des derniers instants...

Oh, je ne prétends pas que tous les mourants regardent vers Dieu, ne serait-ce que le temps d'un clin d'œil. Mais peut-être ont-ils à la bouche ou au cœur ce « non » au néant qui est alors, forcément, un « oui » à autre chose. On peut priver un homme de tout, sauf d'une ultime parcelle d'espoir, cet espoir qui est l'invincible refuge de sa grandeur et de son mystère.

Le seul néant que nous puissions concevoir est, peut-être, un néant relatif : relatif à la conscience que nous avons d'exister. Certains meurent comme ils dorment : sans se savoir rêver.

Pour d'autres, l'avenir de la mort relève de la grande fusion. Emporté par le vent, le photon se perd et se fond dans la lumière originelle. La créature dans la création, le chaînon dans la chaîne. Je serai arbre, rocher, vague, pistil, artère, flux. Je serai à la fois étoile et moucheron. Je serai tous les autres, et tous les autres seront moi.

Sur le plan métaphysique, cette hypothèse est fascinante. De plus, cette démission de la personnalité individuelle possède des vertus incontestablement lénifiantes : bien sûr, il doit être reposant de s'anéantir au sein d'une existence supérieure.

Mais ce n'est pas autre chose qu'une régression : il y a là quelque chose de fœtal.

Embryon dans l'océan placentaire de l'Univers ou embryon dans le ventre de la mère humaine – cela revient au même, toutes proportions dimensionnelles gardées. Cette course à rebours est aussi insatisfaisante qu'elle est rassurante.

Comme la tentation du néant, la tentation de la fusion correspond à un violent besoin de dormir. Les philosophes diront tout ce qu'ils voudront : moi, je crois que l'homme est un être d'éveil plutôt que de sommeil. Sinon, le temps aidant, sa nature lui aurait probablement ôté toute envie de naître. Ou, du moins, de survivre à sa naissance.

Il existe d'autres théories. Certaines sont charmantes, la plupart sont empreintes d'une douce poésie – singulièrement bucolique, notons-le au passage.

Quelle est la mienne ? Quelle est ma conception de l'au-delà ?

De quelle couleur sont les fleurs du Paradis, et quel est leur parfum ?

Avant que le feu ne s'éteigne dans l'âtre, avant que vous n'enfiliez votre manteau et ne quittiez ce livre – oh, je sais bien que vous me poserez ces questions. Vous les posez toujours, sans vous lasser. Et comme je vous comprends !

Mais je vais vous décevoir. Et d'ailleurs, je suis heureux de vous décevoir parce qu'alors je vais devoir me taire, m'éclipser, me faufiler dans un trou de souris.

En face de vous, il n'y aura plus que vous. Et Dieu.

Débrouillez-vous avec Lui...

Moi, j'ai essayé. C'est difficile. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point Dieu est timide ! Il ne parle pas, Il chuchote. Il ne touche pas, Il frôle. Il n'étreint pas, Il effleure.

Je suppose, évidemment, que mon âme sait bien des choses mais elle ne me les dit pas.

Voilà, je ne sais rien. Le Paradis, c'est peut-être ceci, c'est peut-être cela. Entre nous, je ne crois pas trop aux angelots roses et joufflus jouant de la harpe sur des nuages...

Sans doute est-ce ailleurs, et autrement. J'imagine mal Dieu auteur du miracle de la vie confectionnant un Ciel ressemblant à une chambre pour enfants sages.

Franchement, je n'imagine rien du tout.

Une chose, une seule, est certaine : ce doit être merveilleux.

... et si Tu Te tais là-dessus, mon Amour, probablement est-ce que Tu penses que nous sommes incapables de recevoir cette promesse. Et puis, nous le discuterions, Ton Ciel. Nous nous empresserions de Te suggérer telle ou telle modification. Nous ne parvenons déjà pas à comprendre Ta terre... alors, à plus forte, à plus haute raison, s'il s'agit de Ton Ciel !

... nous voudrions que Tu agisses selon nos critères à nous. Nous oublions que Tu es Dieu. Si nous pouvions, nous Te mettrions en équation, et nous Te ferions manger par un ordinateur. Nous n'admettons pas la mort : comment admettrions-nous l'au-delà de la mort ?

... nous ne savons pas aimer. Pire nous ne savons pas nous laisser aimer par Toi. Comment pourrions-nous concevoir une éternité d'amour ?

... dis, mon Amour, c'est une surprise, le Ciel ? Une vraie-belle-grande-chouette surprise ? Tu es sûr que ça me plaira ? Oui ? Tu es sûr que Tu es sûr ? Parle plus fort, j'entends mal ; éclaire mieux, j'y vois à peine. Que dis-Tu, à présent ? Ah, oui ! Il faut que je me taise, c'est ça ? J'ai déjà dit beaucoup trop de bêtises ? C'est possible, ça. Hein, quoi, que demandes-Tu ? Que j'écrive mon dernier mot ? Entendu, mon Amour. Le voici. C'est

JE T'AIME

Chaufour, 10 octobre 1975.